

les Bakwese aient emprunté cet instrument aux Balua chez lesquels il est d'usage général, et que les Bapende l'ont reçu des Bakwese. Les « pianos » ou *kibanda* sont en usage dans toutes les tribus. Le modèle caractéristique en cette région consiste en un certain nombre de notes en roseau fixées à une planche résonnante formée de deux ou plusieurs fragments de côtes de feuilles de palmier fixées parallèlement les unes aux autres. Chez les Bapende on enlève la moelle de ces côtes, et on y introduit un certain nombre de graines, de sorte que la planche à résonnance se comporte également comme une crécelle. Les Bahuana se servent également d'un modèle consistant en une série de clefs en fer disposées sur un résonnateur en bois, et les clefs de métal se rencontrent également parfois chez les Babunda. Les meilleurs instruments proviennent des Babunda et des Bakwese, cette dernière tribu étant réputée à travers toute la contrée pour la construction des *kibanda*. Les arcs à musique, avec des résonnateurs formés de Calebasses n'ont été observés que chez les Babunda, mais les harpes, conformes au type « ouest-africain » régulier (telles qu'on les trouve aussi chez les Bushongo) sont en usage chez les Bambala, Bapindji et les Bahuana. Les sifflets sont d'usage général, mais les modèles varient d'une tribu à l'autre. On trouve deux types chez les Babunda ; l'un consiste en une baguette de bois effilée, ouverte à la plus grande extrémité, avec une saillie, à peu près à angle droit ; cette saillie est percée d'un trou conduisant à la chambre à air du sifflet, et un musicien peut produire une seconde note en fermant ce trou avec son doigt. Le second type de sifflet a un corps à peu près sphérique, avec une saillie conique au-dessous, percée transversalement afin qu'on puisse le suspendre. De chaque côté se trouve une petite saillie percée d'un trou pour les doigts. On peut obtenir trois notes avec cet instrument. Les sifflets des Bambala sont souvent fait en os, l'extrémité inférieure étant sculptée en forme de figure humaine ; de chaque côté est une petite saillie percée d'un trou pour les doigts, mais quelquefois il n'y a qu'un trou. Le type Bapende sera mieux compris en se rapportant à l'image ; il est sculpté en ivoire, et muni d'un trou à doigt. Des flûtes à bouche, à insufflation supérieure se rencontrent chez les Babunda ; elles sont généralement munies de trois trous, et peuvent ainsi donner quatre notes. Des flûtes de Pan, à quatre tuyaux, formées de roseaux réunis de différentes longueurs sont aussi caractéristiques de cette tribu. Des flûtes à nez, appelées *tsimbi* sont en usage chez les Bahuana ; le morceau de roseau (ou de bambou) est formé d'une portion intermédiaire entre deux nœuds, et l'extrémité supérieure, que l'on appuie sur le nez, est partiellement obturée par du caoutchouc ; on obtient une seconde note en obturant l'extrémité inférieure avec la main. Les Babunda fabriquent des ocarinas avec de grandes capsules à graines. En outre de l'embouchure, il y a trois trous plus petits qui peuvent être obturés par les doigts, et ainsi l'on peut produire quatre notes. On trouve chez cette tribu des cornes de bois à insufflation latérale. Les Babunda aiment beaucoup la musique et le chant ; ils chantent à l'unisson, et quelquefois aussi en harmonie, et parfois exécutent une sorte de danse du ventre tout en chantant. Les voix d'homme sont douces et relativement graves ; nous n'avons jamais entendu chanter les femmes, quoique cependant l'on nous assurait qu'elles chantent souvent.

Les Bambala aiment beaucoup la musique, mais en cela, comme pour tout le reste, ils font preuve d'un esprit conservateur, car ils ne chantent pas de chansons étrangères, mais seulement les leurs propres. Les hommes ont de bonnes voix de ténors peu étendues, les femmes, des voix de soprano; ils se servent également des voix de tête et de poitrine. En règle générale, le chant est accompagné de musique instrumentale, mais un indigène chantera souvent doucement pour lui-même, en s'accompagnant sur l'un des deux seuls instruments que possède la tribu en outre du tambour, le *piano* (marimba) à clefs de bambou ou de fer, ou la harpe. Ils paraissent en jouir beaucoup et tiennent l'instrument tout près de leur oreille, pour « entendre davantage ». Ils chantent souvent en chœur, les hommes et les femmes chantant des versets alternés, et tous ensemble par intervalles. Le chant commence comme suit :

(Récit.) UNE VOIX : *Kimbanda, moyo.*
 LE CHŒUR : *Moyo.*
 UNE VOIX : *Kimbanda moyo.*
 LE CHŒUR : *Moyo.*

Puis vient la chanson dont les mots sont souvent de caractère trop obscène pour pouvoir être répétés. Les mélodies résonnent solennellement, en dépit des paroles, et sont chez les Bambala du Nord extrêmement élémentaires. En fait, la musique bambala peut être décrite comme un bruit rythmique sans cohérence mais chez les Bambala du Sud l'art musical est bien plus développé et leurs chants sont souvent de grande beauté.

Les Bayaka ne chantent pas lorsqu'ils marchent avec des Européens; mais ils aiment beaucoup la musique et chantent bien à l'unisson. Ils ont surtout des voix de soprano et de ténor, mais on trouve aussi chez eux de bons barytons et de bonnes basses; ils se servent de la voix de poitrine, et leurs airs sont habituellement solennels. Le chant n'est le plus souvent pas accompagné, mais quelquefois, on joue du tambour à frottement. On n'a eu que peu ou pas d'occasions de recueillir des notes sur la musique des Bapende, mais on peut affirmer que les Bapindji sont meilleurs musiciens et meilleurs fabricants d'instruments que les Bapende proprement dits. On a observé chez les Badjok une danse curieuse : Les hommes et les femmes formaient des lignes séparées, et exécutaient de concert le pas



FIG. 263. — Garçon Bayanzi.

suivant : le pied droit était envoyé d'un pas en avant, puis en arrière d'un pas, puis en avant d'un pas, et le danseur prenait une pose ; le pied gauche était envoyé en avant, en arrière, et en avant encore, de la même manière, et une autre attitude était prise. Cela était continué *ad libitum*, et pendant ce temps, les danseurs formaient un grand cercle autour des joueurs de tambour qui s'escrimaient sur des gongs en bois d'un modèle semblable à celui que l'on trouve chez les Bate-tela, sur un tambour et sur un tambour bourdonnant. Un des gongs était frappé avec de simples baguettes de bois, et un autre avec les baguettes ordinaires munies d'une tête en caoutchouc. A la fin de la danse, les plus vieilles femmes s'approchèrent des hôtes, et la femme et la fille du chef dansèrent « un pas de deux » devant ce dernier, terminé par le salut Badjok. Dans les danses Baluana, les danseurs forment deux lignes, les hommes sur l'une et les femmes sur l'autre et ils font la « danse du ventre » ; par intervalles un homme et une femme s'avancent l'un vers l'autre, et se livrent à des évolutions mimant les relations sexuelles.

En ce qui concerne les amusements autres que la musique et la danse, l'expédition n'eut pas occasion de recueillir beaucoup d'informations. Un jouet intéressant fut trouvé dans le village Badunda de Musoto, près de Kwilu, sous forme d'une petite seringue faite d'une tige creuse. Les jouets de ce genre servent à jeter de l'eau en manière de plaisanterie ; on les observa uniquement dans ce village, et les indigènes ne consentirent à en céder à aucun prix ; « c'est notre secret », dirent-ils. Les Bambala sont quelque peu enclins aux jeux de hasard ; ils se servent pour cela de petits paniers enduits d'argile desquels ils font tomber à la manière de dés, des petits disques concave-convexes ou plano-convexes, — on compte les points d'après la face sur laquelle tombent les disques. Les Bayaka paraissent s'adonner particulièrement à ce genre de passe-temps, pour lequel ils se servent d'un panier et d'un certain nombre de petits disques en bois plano-convexes. Si ces disques sont jetés de façon qu'un nombre pair de disques tombe avec la face plate en haut, c'est celui qui a jeté qui gagne. Les indigènes s'excitent beaucoup pendant le jeu, crient et poussent des clameurs, mais ils semblent qu'ils ne se querellent jamais. Certains pratiquent volontiers de petits « trucs » par lesquelles ils espèrent s'assurer une bonne chance, — par exemple, passer rapidement le bras au-dessous des disques pendant qu'ils tombent, lorsque c'est leur adversaire qui les jette ; il en est beaucoup qui injurient les disques lorsqu'ils perdent.

Il y a des chefs qui interdisent le jeu dans leur village ; cette prohibition est indiquée par une petite feuille de palmier attachée à un arbre au milieu du village.

Un jouet extrêmement intéressant fut recueilli chez les Bambala du sud, à savoir, une arbalète qui sert exclusivement aux enfants à lancer des graines et des baies. Le corps en est fait avec une nervure de feuille de palmier, avec la rainure naturelle sur le dessus. Dans le spécimen recueilli et dans plusieurs autres qui furent observés, la forme du fût imite un fusil, et un trou a été percé à l'extrémité de la « bouche » pour imiter le trou d'un canon de fusil. La manière de la faire fonctionner est ingénieuse : deux chevilles, — dans le cas présent, deux clous européens, — sont fixés dans le fût, à l'endroit où se trouveraient les chiens d'un fusil ; la

cheville antérieure est fixe, l'autre jouit d'un peu de jeu d'avant en arrière ; au centre de la corde est fixé un petit morceau de bois ; l'arc est bandé, la cheville mobile est portée en avant, et le morceau de bois attaché à la corde se trouve calé entre les deux chevilles. Pour faire partir le coup, la cheville postérieure est tirée en arrière par une courte ficelle passant à travers un trou vertical percé dans le fût, et la corde de l'arc est ainsi libérée. Dans le spécimen représenté ici, un pontet a été ajouté pour compléter la ressemblance avec un fusil.

COMMERCE

Dans toutes les tribus le commerce est très développé, et les trafiquants sont des plus nombreux. Sous ce rapport, les Badjok surpassent de beaucoup tous les autres. En fait, il semble douteux qu'il puisse y avoir en Afrique un peuple plus complètement doué de l'instinct commerçant que celui-là. Lorsqu'il s'agit pour eux d'une affaire, ils n'hésiteront pas à entreprendre un voyage qui pourra parfois durer plusieurs années, et la perspective des risques ne les inquiète nullement. Ils recueillent le caoutchouc en grande quantité. Ils partent pour cela à quatre ou cinq, accompagnés d'une douzaine d'enfants, et, quittant leur village, voyagent plusieurs jours durant, dans la forêt qui contient les précieux végétaux. Ils sont en général bons chasseurs, mais, pour la nourriture végétale, ils sont sous la dépendance des tribus aborigènes de la localité, lesquelles les reçoivent souvent fort mal, et menacent leur camp. Le sang-froid des commerçants Badjok est cependant une protection contre toutes les attaques, et les plus jeunes enfants eux-mêmes se conduisent avec le plus grand calme en présence du danger. Il est curieux de constater les distances considérables parcourues par ces petits détachements. Notre expédition ayant rencontré une de ces troupes, plusieurs jeunes gens qui en faisaient partie purent nommer dans l'ordre tous les villages et rivières compris entre le Katanga et Saint-Paul de Loanda, et donner force détails sur les particularités d'aspect et le caractère des divers chefs de villages. Les indigènes de cette tribu trafiquent de tout, depuis les esclaves, jusque la cire d'abeilles. C'est ce sens commercial si développé qui est cause de l'essor considérable qu'a pris leur race et qui a contribué incidemment à la chute de l'empire Lunda. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, l'idée de la propriété individuelle est très développée chez eux. Tous les individus peuvent posséder, et les jeunes enfants même se montrent très âpres au gain. Les Bakwese sont aussi de bons commerçants, bien que le trafic ne soit pas pour eux une véritable passion comme c'est le cas pour les Badjok. Ils sont de plus mis en état d'infériorité par le fait de la mauvaise réputation qu'on leur a faite d'avoir une certaine propension pour le vol. Leurs principaux clients sont les Imbangala du territoire portugais, et les Bapende à qui ils achètent des esclaves. La monnaie se compose de baguettes de cuivre, de lingots de fer, de sel, et de balles d'étoffes.

Chez les Bapende, l'activité commerciale est généralement très grande ; ils commencent avec les Bakongo, échangeant du fer et du sel européen contre des volailles et des chèvres. Des Badjoks, ils reçoivent des moutons et fournissent en échange

des esclaves. Les Bapende auraient monopolisé le commerce entre les blancs et les tribus situées entre le Loango et le Kasai, n'étaient les Badjok qui, plus commerçants et plus entreprenants, ont accaparé presque tout le trafic avec l'intérieur dans la direction du sud. Autrefois, la monnaie des Bapende se composait de fer, de cuivre et de sel; ils prétendent n'avoir jamais employé la coquille *olivella* dans ce but, bien que ce soit la principale monnaie des tribus situées plus à l'ouest. Chez les Bapende, on n'utilisait ce coquillage que comme ornement. Le *cauri* appelé aussi *pasi*, comme chez les Bushongo, existe aussi, également comme ornement.

Le commerce des Babunda est florissant et il se produit même chez eux ce fait si rare parmi les tribus primitives de l'Afrique qu'une partie des troupeaux et des récoltes est d'avance destinée au commerce. Chaque individu libre travaille et commerce pour son propre compte. Les marchés ont lieu tous les onze jours et sont,



FIG. 264. — Balunda.

à ce qu'on dit, très suivis. Le marché se termine invariablement de la même façon, à savoir, par une bataille entre les hommes des différents villages. La principale monnaie employée est le sel dans de petits paquets de feuilles de palmier ; on emploie également l'étoffe en rouleaux. Pour les valeurs relatives de ces denrées, il suffira de se reporter à la table que nous donnons plus loin.

Tout Mombala peut posséder. Quant à la terre, c'est le chef qui la possède au nom du peuple, on, plus exactement, celui qui possède la terre devient chef. La possession usufruitière de la terre s'acquiert simplement par la culture de la dite terre, et le fait de louer une terre est inconnu. On n'installe pas dans les terrains de bornes ou de marques destinées à les limiter, mais le propriétaire d'un terrain y enterre un fétiche ; il n'a pas droit aux récoltes si elles sont le fruit du travail d'un autre, mais il lui est loisible d'empêcher qui que ce soit de s'installer dans sa propriété. Les lacs et étangs ont des propriétaires, mais il n'existe pas de droit de propriété sur les eaux courantes.

Les marchés sont parfois établis sur le terrain neutre qui existe entre différents villages, et où un chef important a enterré son *kissi* ou fétiche. La principale monnaie employée dans ce pays est la petite coquille appelée *djimbu* (*olivella nana*) et nous donnons plus loin un tableau des valeurs comparées de différents articles, cette monnaie étant prise pour unité. Ces coquilles sont certainement d'importation portugaise. La mesure ordinaire de capacité est « un plein panier », et tous les paniers ont à peu près la même capacité.

Les Bambala montrent beaucoup d'aptitude pour le commerce. On achète des chèvres à Kolo-Koto pour les échanger ensuite à la Lukula contre du caoutchouc. De nouveau, le caoutchouc est vendu à des Européens en échange de sel, puis le sel sert à acquérir des esclaves, les esclaves sont échangés contre des *djimbu*. Avec ces *djimbu*, on achètera des chèvres dans la région où elles sont nombreuses, et le trafic continuera. Avec 8,000 *djimbu*, on peut acheter 10 chèvres, avec lesquelles on peut se procurer 250 balles de caoutchouc. Ces derniers valent 62 kg. 500 de sel, lesquels peuvent être échangés contre deux esclaves. La vente de ces deux esclaves rapporte 20,000 *djimbu*, qui peuvent servir à l'achat de 25 chèvres. Dans l'espace d'un mois, on peut donc réaliser aisément un profit de 150 pour cent.

Le commerce, en ce qui concerne les aliments et les poteries, est réservé aux femmes. Le crédit est bien connu, non seulement pour une durée très courte, par exemple d'un jour de marché au suivant, mais encore pour un temps long. Les intérêts réclamés sont énormes, jusque cent pour cent pour trois mois, et généralement le débiteur reste à la disposition de son créancier jusqu'à ce que la dette soit complètement payée. S'il arrive que la dette ne puisse être acquittée, le débiteur devient l'esclave de son créancier. Ce dernier peut saisir les enfants et les femmes, les esclaves et les troupeaux de son débiteur, mais généralement le chef de ce dernier intervient et lui prête de l'argent pour acquitter sa dette, mais à un taux ruineux. Il arrive donc fréquemment que le plus grand nombre des habitants d'un village deviennent les otages de leur chef. Lorsque le débiteur vient à mourir, c'est son frère qui doit payer les dettes ; il n'existe aucun droit sur le corps de la personne décédée. Le non-paiement d'une dette est généralement le signal des hostilités entre deux tribus, et, lorsque la guerre est ainsi déclarée, les trafiquants qui font partie de la tribu du débiteur sont

arrêtés et le plus souvent mis à mort. Dans les transactions, les intermédiaires ne touchent aucune commission, mais réalisent leur profit en trichant avec chacune des parties avec lesquelles ils traitent.

Chez les Bayaka, la principale monnaie est encore le *djambu* et les valeurs comparées des différents articles, évaluées au moyen de cette unité monétaire, sont données plus loin. Le caoutchouc constitue le plus important article d'exportation; pour



FIG. 265. — Bapindji.

l'importation, c'est le bétail. Le commerce est entièrement l'affaire des hommes, sauf cependant en ce qui concerne les denrées comestibles, dont la vente est réservée aux femmes; ces denrées sont vendues dans les marchés qui ont lieu tous les quatre jours et qui ne sont pas très importants. Si un homme se trouve endetté envers un autre, les marchandises qui appartiennent aux trafiquants du village de ce débiteur peuvent être saisies. Les seuls individus auxquels est reconnu le droit de propriété sont les adultes mâles de la tribu. La propriété en commun est inconnue. Les produits des plantations appartiennent au chef de famille. La propriété sur les eaux est inconnue, aussi bien pour les individus que pour une collectivité. Tout débiteur, si faible que soit la somme qu'il doit, peut être

saisi comme esclave; la dette d'un homme passe par héritage à ses successeurs, même s'il n'existe aucun bien susceptible de les décharger de la dette.

Les Bahuana, de même que les précédentes tribus, ont comme unité monétaire le *djambu*. La table plus bas indiquera la valeur relative de cette monnaie. Les Bahuana sont de grands commerçants; ils importent principalement du fer (les tribus du Nord seulement), du drap et du *chikwanga* (farine de manioc bouillie); ils servent également d'intermédiaires dans le commerce de l'ivoire et du caoutchouc et reçoivent ces matières des Bayanzi et des Bambala. Les femmes, exclusivement, vendent les produits agricoles, mais tout le reste du marché, y compris la vente des troupeaux, est entre les mains des hommes. Un marché s'établit à un endroit d'une route situé à égale distance de plusieurs villages; il a lieu tous les quatre jours. On accorde du crédit, et cela, sans exiger d'intérêts. En cas de non-paiement, on saisit des marchandises appartenant à des concitoyens du débiteur. En traitant avec des Européens et sans doute avec toute autre personne, ils cherchent à « les mettre dedans ». Un de leurs « trucs » favoris est de dire que les marchandises offertes ont été apportées dans le but de voir si les acheteurs en offriraient un bon prix, et qu'une quantité considérable est en réserve dans le village, à sa disposition, si les prix offerts sont convenables. La somme demandée est en

général dix fois celle qu'ils espèrent obtenir. Il est à remarquer qu'ils se servent presque tous des mêmes mots lorsqu'ils mettent en œuvre cette supercherie. Parfois aussi, ils cherchent à escroquer les Européens « à la confiance ». L'un d'eux prend à part l'acheteur et lui confie que le prix réclamé par les autres est beaucoup trop élevé, et qu'il les a bien entendus sur la route dire qu'ils céderaient à tel ou tel prix (prix qui est d'ailleurs encore le double de la valeur des articles) leurs marchandises à l'homme blanc, et à personne d'autre. « Prenez donc l'avis d'un ami : payez-leur ce que cela vaut, et vous verrez tout le monde accourir vous offrir des marchandises aux plus bas prix. » D'autres fois ils tournent au sentimental : « Qui est votre ami ? N'est-ce pas moi ? Alors, pourquoi ne payeriez-vous pas un bon prix au seul homme qui vous aime réellement ? Les autres ne voulaient pas aller chez vous, mais *moi*, je leur ai dit : « Il est notre chef, n'allez pas vers un autre ; » et maintenant, vous me forceriez à rougir ! »

La terre appartient nominalement au chef, mais pratiquement à la communauté; elle ne peut être vendue. Seuls, les hommes peuvent posséder des esclaves, mais ce qui est des autres biens, chacun peut en avoir, sauf cependant les esclaves à qui ce droit est refusé. Les pauvres se réunissent parfois à plusieurs pour acheter une chèvre ou un esclave. Il n'existe pas de propriété sur les eaux. Un créancier ne peut pas s'emparer de la personne d'un débiteur, mais peut lui prendre ses enfants, ou une femme qui ne lui a pas donné d'enfant encore. Si le débiteur décède, son frère est responsable du paiement de la dette.

Les Bayanzi sont encore, comme les tribus déjà étudiées, très commerçants; ils exportent des denrées alimentaires, du tabac et de l'ivoire. Leurs monnaies sont le *djimbu*, les baguettes de cuivre et le sel. Les *djimbu*, d'origine méridionale, sont cependant assez rares, et conséquemment, leur valeur est à peu près le quadruple de ce qu'elle est sur le Lukula. Par contre, les tiges de cuivre ont une valeur relativement plus faible.

La table suivante donne les valeurs comparées des monnaies chez les différentes tribus :

DENRÉE	BABUNDA	BAMBALA	BAYAKA	BAHUANA
1 « Sel »		400 <i>djimbu</i>		1000 <i>djimbu</i>
1 Poule	1 sel	100 "	100 <i>djimbu</i>	200 "
1 Rouleau d'étoffe .	1 "	100 "	100 "	200 "
1 Baguette de laiton.	1 "	100 "	100 "	10 "
1 Lingot de fer . .	1 "	50-100 "	100 "	10 "
1 Houe de fer . . .	1 "	300 "	300 "	10 "
1 Chèvre	20-60 "	300 "	2000 "	2000 "
1 Bouc	20-60 "	300 "	2000 "	4000 "
1 Cochon	50-70 "	300 "	2000 "	4000 "
1 Esclave (mâle) . .	170 "	10000 "	30000 "	20000 "
1 Esclave (femelle) .	200 "	15000-20000	20000 "	10000-20000

GUERRE

Bien que les Bapindji, les Bakwese et les Badjoke fournissent de bons guerriers, aucune des tribus du district n'est aussi belliqueuse que les Masai ou les Zulu-Xosa. Les premiers peuples dont nous venons de parler sont, en effet, plutôt commerçants que guerriers, et n'ont en réalité recours à la force que lorsqu'ils se voient attaqués. Ils sont, en outre, des plus courageux parmi ceux qui sont décrits dans le présent ouvrage. En relatant l'histoire de ces différentes tribus, presque tout a été dit au sujet des guerres que ces tribus se livrent entre elles, et il est facile de juger des qualités militaires de chacune d'elles d'après les indications données à cette occasion. Nous ajouterons quelques remarques supplémentaires sur cette question. La différence entre les Bapindji et les Bapende est des plus frappantes : ces deux tribus appartiennent à la même souche et étaient au début de paisibles agriculteurs, mais les circonstances les ayant obligées à se développer dans des directions différentes, les Bapindji sont devenus une nation guerrière, n'acceptant aucune insulte de qui qu'elle vienne, blanc ou noir, alors qu'au contraire les Bapende se sont révélés comme un peuple très soumis, ayant peu ou pas du tout d'amour-propre en tant que tribu. Cette différence est due surtout à ce fait que les Bapindji ont toujours cherché, avec succès d'ailleurs, à défendre leurs biens contre de puissants voisins, de sorte que le constant souci d'une attaque possible les a conduits à pratiquer l'art de la guerre. Même à l'intérieur, et de tribu à tribu, ils sont très querelleurs et sans cesse engagés dans des luttes intestines au cours desquelles les jeunes gens acquièrent une grande expérience des choses de la guerre. Autant cette tribu est brave, autant les Bapende sont poltrons et sans audace. Ceci est sans aucun doute dû à ce que, incapables dès le début de préserver leur indépendance, ils furent dominés alternativement par les Imbangala, les Balunda et les Badjok.

Chez les Bakwese, tous les hommes adultes prennent part à la guerre, et par adultes il faut entendre les hommes de plus de dix ans, ou à peu près. Les guerriers sont rassemblés au son du tambour ; les chefs subalternes se rendent auprès du grand chef. Tous sont très braves, surtout les plus anciens qui sont placés à la queue de la colonne dans le but d'empêcher la fuite des plus jeunes soldats, précaution à peine nécessaire d'ailleurs, chez un tel peuple. L'armement consiste en arcs plats de grandes dimensions, analogues aux arcs de guerre des Bambala du sud, et en fusils. Les Bakwa-Mosinga dont le nom peut se traduire par « gens de fusil » possèdent surtout des fusils qu'ils ont reçus des Imbangala, en échange d'esclaves et de caoutchouc. Quelques individus possèdent même des fusils se chargeant par la culasse. Leurs attaques contre les villages ennemis sont très déterminées, et aucun quartier n'est fait aux vaincus. Les attaques de nuit sont fréquentes.

Chez les Bambala du nord, la guerre est déclarée par le moyen d'un acte d'hostilité quelconque, généralement une agression contre un habitant du village ennemi. Il est intéressant de noter chez ce peuple l'existence de deux sortes de guerre : la petite guerre, ou *Kutana*, et la grande guerre, ou *Gembi*. La première se déroule dans un espace découvert où l'herbe a été incendiée, mais si un homme est tué au cours de l'engagement, le *Kutana* devient *Gembi*, et le combat a lieu

où et quand on rencontre les ennemis. Tous les hommes âgés de plus de huit ou dix ans prennent part aux hostilités, cependant que les femmes cherchent un refuge dans la brousse. Le commandement, d'une façon plus ou moins formelle, est assumé par le chef, si toutefois son âge le lui permet, sinon, par un de ses fils.

Pour le *Kutana*, les guerriers, simplement armés d'arcs et de flèches, marchent à la file indienne, vers l'endroit désigné; arrivées là, les deux troupes s'insultent mutuellement, puis commencent à tirer, tentant parfois des mouvements enveloppants. Ils montrent beaucoup de courage, et aussi beaucoup d'adresse à éviter les traits de l'ennemi; tous s'en tirent, en général, avec peu de mal. Le *Gembi* est une affaire autrement sérieuse; aucun quartier n'est accordé aux blessés, les femmes et les enfants sont tués lorsqu'on parvient à s'emparer d'eux; on prépare des embuscades, et tous les subterfuges possibles sont mis à contribution pour assurer le succès de l'expédition. Chacun combat pour soi, et fait de son mieux pour tuer le plus d'ennemis possible; c'est une vraie « guérilla », et l'on n'accorde aucun répit à l'ennemi. Pas plus dans l'une que dans l'autre de ces formes de combat, il n'est fait usage de commandements.

Les arcs et flèches sont de fabrication indigène; les premiers sont faits avec le bois d'une sorte d'érable appelé *Mopelenge* et sont fort bien taillés. On bande ces arcs en tirant la corde avec l'index et le médium. Les flèches portent des encoches et sont empennées; leurs pointes ne sont pas destinées à rester dans la plaie; elles ne sont pas empoisonnées.

On trouve encore des armes en bois, bâtons dont une extrémité a été taillée en pointe et durcie au feu; enfin, des éclats de bambou sont enfoncés dans le sol de façon à blesser les pieds des ennemis. Les armes défensives sont inconnues, mais l'arc sert à faire dévier les flèches; les femmes ne savent pas se servir des armes, et n'en possèdent point. Comme les attaques de nuit sont fréquentes, tout le monde veille à la maison pendant la guerre, et se tient prêt pour l'alerte. Un grand nombre de sentinelles sont postées alentour du village.

Les principales causes de guerre sont : a) la rupture de l'engagement, une fois pris, d'éviter les effusions de sang; b) le refus de donner *Kama-kumi* lorsqu'on est coupable de vol ou d'adultère. Dans le premier cas, le *Gembi* a lieu. Les prisonniers faits pendant le *Kutana* sont mis hors d'état de fuir au moyen du *taka*, sorte de lourde perche terminée à une extrémité par une fourche dans laquelle la tête du prisonnier est attachée. D'autres fois, la main du captif est passée dans le trou du *Kalubi*, sorte de lourde cangue, qui lui ôte toute chance d'évasion. On exige parfois des rançons, mais si elles tardent à venir, les prisonniers sont quelquefois mangés. On se sert à la guerre de sifflets analogues à ceux employés pour la chasse. Pour ce qui concerne le pillage, chacun prend ce qu'il peut. Il n'existe pas de « conquêtes », puisque les Bambala ne désirent pas de nouveaux territoires.

Chez les Bambala du sud, la guerre suit à peu près les mêmes phases que dans le nord, mais on ne fait pas de prisonniers. Les crânes des adversaires tués à la grande guerre, ou *Gembi*, sont exposés dans le village jusqu'à la fin de la guerre, moment où ils sont rendus et enterrés.

Les Babunda sont assez belliqueux, et les guerres entre villages sont continuelles;

souvent même, des engagements ont lieu entre les quartiers d'un même village. L'effectif des troupes se compose de tous les hommes valides âgés de plus de douze ans. C'est un gong-signal qui sonne le rassemblement. Le chef prend le commandement, mais il est conseillé, et souvent influencé, par les hommes les plus vieux. Le combat a lieu généralement dans une plaine située entre les villages ennemis, et est précédé, comme de coutume, d'un échange d'injures.

Les principales armes sont les arcs et les flèches. Dans les corps-à-corps on se sert aussi de sabres de fer. Ces sabres particuliers à cette tribu seront décrits plus loin lorsque nous serons amenés à parler des armes en général employées dans cette région.



Fig. 266. — Garçon Mopindji.

On peut observer chez les Babunda de grands sabres de bois analogues comme forme à ceux dont nous venons de parler, mais qui ne servent pas d'ordinaire comme arme de combat. On les porte avec soi un peu comme nous portons une canne de promenade, bien que parfois ils puissent servir pour se défendre. Les flèches ne sont pas empoisonnées. Les hostilités cessent en général lorsque les pertes de part et d'autre sont équivalentes.

Chez les Bayaka, est guerrier tout homme adulte, c'est-à-dire circoncis. Les hommes de chaque village sont conduits par leur chef direct. Les femmes s'enfuient et se cachent. Lorsque tous les guerriers sont prêts, on rassemble les troupes au moyen d'un gong, et à cet instant a lieu la cérémonie suivante : la femme du chef, le corps frotté sans

parcimonie de couleur rouge, se tient au centre du village, debout, les jambes très écartées; chaque homme doit, à son tour, tirer une flèche qui passe entre les jambes de la compagne du chef. C'est un bon présage si la flèche passe, un mauvais dans le cas contraire. Dans ce dernier cas le guerrier mal habile doit rester à la maison. De cette façon, les poltrons ont toute facilité donnée à se dérober au service militaire. Le fait que les Bayaka ont conquis le territoire qu'ils occupent actuellement semble prouver leur courage, mais on rencontre cependant chez eux quelques poltrons qui se sauvent du combat. Les hommes âgés sont renommés comme étant les plus valeureux.

Pratiquement les seules armes employées sont les arcs et les flèches bien qu'il existe beaucoup de sabres provenant des autres tribus méridiales. Les arcs sont faits d'un morceau plat de *Mopelenge* (une sorte d'érable) et mesurant environ 1^m50 de long; leur largeur est de 5 à 10 centimètres; leurs deux extrémités sont

taillées en pointe sur une longueur d'environ 1 centimètre. La corde provient de joncs. Les flèches ont des pointes en fer et sont garnies de plumes. A de courtes distances (jusqu'à 10 mètres), ces indigènes sont assez bons tireurs, mais plus loin leur tir reste sans succès. Les femmes ne se servent d'aucune arme. On ne rencontre pas de boucliers dans cette région. L'action est toujours précédée de reproches très vifs et d'objurgations de toutes sortes, les embûches et les attaques de nuit sont fréquentes, et forment la partie essentielle de la tactique militaire de ces indigènes. Donc, en temps de guerre, des sentinelles sont couchées dans l'herbe et surveillent les abords du village.

Les prisonniers sont vendus comme esclaves, mais s'ils sont blessés, on les guérit d'abord; malgré cela les Bayaka ne se mélangent pas avec les tribus qu'ils vainquent, mais les chassent du territoire. Lorsqu'un guerrier Bayaka est tué, la flèche qui a causé sa mort ne doit pas être brisée, mais coupée et plantée au centre du toit de la maison du frère du défunt.

Les alliances entre les chefs sont fréquentes et la paix est conclue de la manière suivante : les deux chefs des tribus hostiles se rencontrent et mangent ensemble d'un gâteau de farine dans la pâte duquel ils ont mêlé quelques rognures de leurs ongles; on tue ensuite une poule, on l'enveloppe dans des feuilles fournies par le féticheur, puis on l'enterre. Cependant des discours sont prononcés, dont la teneur est en substance : « De même que cette poule est enterrée, ainsi est notre querelle ». Les guerres sont fréquentes et résultent surtout des vols et des adultères. La guerre ne semble pas avoir une très grande influence sur le nombre de la population.

Les principaux instigateurs de la guerre parmi les Bahuana sont les femmes, car les hommes, d'un caractère paisible, seraient plutôt disposés à accepter une injure sans mot dire, si les femmes ne les poussaient à riposter en ridiculisant leur attitude : « Vous avez peur, vous n'êtes pas des hommes ! nous ne voulons plus de vous ! Woma ! Woma ! (peur), Hu ! Hu ! » Les hommes sortent alors et se battent. Les combattants sont tous les hommes âgés de plus de dix ans ; ils sont rassemblés au son du tambour et commandés par leur chef. Il existe un conseil de guerre composé des chefs et des anciens. Les jeunes guerriers peuvent assister aux délibérations mais n'ont pas le droit de prendre la parole. C'est le chef qui sert d'ambassadeur lorsque besoin est, et sa personne est respectée par l'ennemi. Les troupes en ordre de bataille marchent à



FIG. 267. — Homme Mopende.

la file indienne, les plus jeunes et les plus inexpérimentés les premiers, les vieux, qui sont supposés les plus braves, à l'arrière-garde. On fait intervenir parfois un corps de réserve composé des plus vieux entre les guerriers, et qui sont les plus féroces. Le combat est précédé d'un échange d'insultes. On n'attaque pas le village de la tribu ennemie, mais le combat a lieu dans un espace découvert où les herbes ont été brûlées dans ce but. Les femmes restent dans le village pendant la bataille. Les embûches et les ruses de guerre sont des plus fréquentes. Il arrivera souvent, par exemple, que l'on invitera l'ennemi à s'approcher pour ensuite profiter de la situation et l'attaquer à l'improviste. Bien que les indigènes portent sur eux des couteaux, ils ne s'en servent pas comme arme de guerre et emploient exclusivement les arcs et les flèches. Les massues de même que les boucliers sont inconnus. Les arcs sont en bois, plats, la section du bois est ovale; ce dernier porte à la partie interne une large rainure. Ces arcs ressemblent à ceux des Bambala. Chaque extrémité est pointue et garnie d'un anneau de bois glissé sur la pointe, ainsi que d'une bague de fil de laiton située un peu plus bas. Les flèches portent des fers en forme de feuille et dont la section figure une ogive. Ces fers sont doublement barbelés et ont une alvéole pour les emmancher dans le bois. Celui-ci est constitué par une nervure de feuille de palmier, il est encoché et porte trois plumes fixées par une fibre végétale très fine. Cette ligature est recouverte d'une matière résineuse noire. On trouve une ligature semblable juste au-dessus du fer de la flèche.

A la guerre il n'est pas fait de prisonniers, et aucun quartier n'est accordé aux vaincus; les femmes seules sont amenées en captivité jusqu'à la fin de la guerre. Les hommes sont toujours tués et mangés. Les guerres sont fréquentes et durent parfois plusieurs années. Le meurtre et le vol en sont en général les causes; les femmes les provoquent aussi bien souvent.

En temps de guerre, les Bayanzi érigent, à une distance de deux cents mètres environ de l'entrée du village, un petit monticule d'à peu près trente centimètres de hauteur; on plante trois flèches sur le sommet de ce monticule, et cela signifie: « passage interdit ».

La route conduisant au village est défendue de la manière suivante: des baguettes, longues d'un mètre environ et dont les extrémités pointues ont été durcies au feu, sont fichées dans le sol parmi les hautes herbes de chaque côté du sentier. Leurs pointes sont dirigées diagonalement vers la route et dans la direction opposée à celle qui va vers le village, de sorte que quiconque cherche à s'approcher de ce village et veut sortir du chemin qui y conduit se jette fatalement sur ces piques. Tous les cinq ou dix mètres, on installe des trappes, grands trous recouverts de feuillage et d'herbe dont le fond est garni de pointes acérées. Ces piques sont situées de chaque côté du chemin et les trappes au milieu. Il existe à l'entrée du village une trappe compliquée. Elle se compose en fait de trois trappes analogues à celles dont nous venons de parler. La première, au beau milieu du chemin, est à peine recouverte et très visible, les deux autres sont sur les côtés et habilement dissimulées. De cette façon, l'ennemi apercevant la première et cherchant à l'éviter tombera quand même dans l'une des deux autres. Enfin, des travaux de défense de la même espèce existent encore à l'intérieur même du village et derrière certaines habitations dans lesquelles on pense devoir éventuellement se réfugier.

MORT ET ENTERREMENT

Chez la plupart des peuples du Sud-Ouest congolais la mort naturelle est admise, quoique, sauf dans les cas de mort violente, elle soit souvent attribuée à une influence surnaturelle mauvaise connue sous le nom de *Moloki* et décrite plus bas. Chez les Bambala toutefois, les morts naturelles sont toujours attribuées à ce principe malin. En ce qui concerne les Babunda, les personnes mourantes sont entourées par leur famille, et le corps, après la mort, est orné de perles de verre, drapé de vêtements et enterré sans cercueil (en fait, aucune de ces tribus ne se sert de cercueils) dans la plaine. Le corps est disposé dans la tombe, sur le dos, la tête tournée vers l'ouest, et la terre est marquée par un bâton et un certain nombre de pots. Aucune forme secondaire d'enterrement n'est pratiquée. Les tombes ne sont pas bien entretenues, mais la mémoire des morts est chérie, car les prémices de la récolte sont offertes sur leurs tombes. Ainsi, lorsque sont récoltées les arachides, personne n'oserait en manger avant qu'il n'en ait offert sur la tombe d'un parent décédé. Parmi les Bambala, aussitôt que survient la mort, le corps est d'abord abandonné par tout le monde; plus tard, il est disposé dans une position étendue, peint avec de l'argile, et exposé ainsi pendant plusieurs jours aux regards de tous ceux qui veulent aller le voir. Finalement, il est drapé de vêtements et enterré, avec les pieds tournés vers l'est. Les proches parents et tous ceux des habitants du village qui n'ont rien de mieux à faire, prennent part à la cérémonie. On tue une chèvre, et la moitié en est enterrée avec le corps, le reste formant la pièce de résistance de la fête funéraire. Une enquête nous a démontré que l'on ne croit pas que l'âme du défunt mange, et qu'ainsi l'offrande doit être considérée simplement comme une marque de respect à son égard. Il est probable que, dans des temps plus anciens, la victime sacrifiée était un esclave. Des pots sont brisés sur la tombe, et une hutte demi-cylindrique de deux mètres vingt de longueur, sur soixante-quinze centimètres de hauteur, est érigée au-dessus. Tous les individus sont enterrés de même, sans égard pour leur rang, à l'exception de ceux qui ont été convaincus de magie noire par l'ordalie de poison, et dont les obsèques sont décrites plus loin. Les morts sont vite oubliés.

Un Moyaka mourant est entouré par ses amis et parents, mais ces derniers seuls assistent à ses funérailles. Le corps est peint en rouge, et, à la différence des morts Bambala et Babunda, est disposé dans la position assise, les genoux sous le menton et les mains enserrant les tibias. En cette position, il est placé dans la tombe, et de la nourriture (volaille, vin de palme, etc.) est disposée à côté de lui; on remplit ensuite l'excavation avec de la terre, et un petit abri de paille est érigé sur la tombe. Un point important est que l'on n'enterre pas d'armes avec le mort; si on le faisait, il arriverait que l'âme visiterait l'héritier pendant trois nuits consécutives, et, pendant la quatrième, le tuerait. De même que chez les Bambala, on ne pratique pas d'enterrement secondaire, et tout le monde est enterré de la même façon, à l'exception de ceux qui ont été condamnés par l'ordalie du poison.

Les coutumes des Bahuana ressemblent beaucoup à celles des Bayaka. Le moribond est assisté de ses proches, et son corps est disposé dans la position assise, et

enterré dans une tombe d'environ un mètre cinquante de profondeur, la face tournée vers l'ouest.

Les habits du défunt, et avec eux, de la nourriture et du vin de palme, sont placés dans la tombe, et, contrairement à la pratique des Bayaka, on y ajoute ses armes. S'il était fabricant de vin de palme, on ajoute les ustensiles de son industrie. Une lutte en miniature, d'environ trente centimètres de hauteur, est érigée sur sa tombe. — on y place les fragments de ses pots brisés au cours des funérailles ; là aussi, le frère place souvent une petite offrande consistant en nourriture. Les femmes sont enterrées de la même manière, à cette exception près que leurs pots sont placés dans la tombe avec le corps. Les individus tués par la foudre forment une exception à la règle générale, en ce qu'ils sont enterrés dans la position couchée et étendus tout de leur long.

Les Bayanzi ont des tombes reconnaissables seulement par les fragments de pots qui sont brisés sur la tombe. Chez ce peuple, on sonne de la trompette aux funérailles, dans des cors d'ivoire remontant à une haute antiquité. Ces cors sont très estimés, et on ne peut en acquérir à aucun prix. Chez les Bapende, le corps est drapé de vêtements, ce devoir étant accompli par les esclaves du défunt s'il en possédait. Les tombeaux sont généralement situés en dehors des villages, mais il arrive qu'un homme exprime le désir d'être enterré dans le village et, dans ce cas, son désir est mis à exécution. Les proches du défunt expriment parfois la demande qu'il soit ainsi enterré, et leurs vœux sont toujours respectés. En fait, dans certains villages, cette coutume est très commune.

Parmi les Badjok, le lit mortuaire est entouré par tous les proches et les amis du mourant. Après la mort, le corps est drapé dans une série de vêtements dont le nombre correspond à la fortune du décédé, l'enveloppe la plus extérieure étant de couleur blanche. Pendant trois jours, le corps « reste en l'état », et, au coucher du soleil, le troisième jour, il est transporté dans les champs, souvent à une distance considérable, et enterré ainsi. La position du corps est accroupie, avec les jambes croisées, et il est arrangé dans la tombe avec la figure tournée vers l'ouest, et légèrement incliné en arrière. Une perche munie d'un drapeau est placée sur la tombe.

Après les funérailles d'un Mobunda, tout le village se lamente sur sa mort pendant plusieurs mois. Chez les Bambala, le deuil est plus compliqué ; les habitants quittent le village et couchent à la belle étoile pendant une certaine période, les femmes se peignant avec de l'argile brune, les hommes avec de la suie. Les deuillants laissent croître leurs cheveux, jusqu'à ce que le nombre de parasites rendent nécessaire de se raser. Le deuil, chez les Bayaka, est moins étendu, étant limité, dans le cas d'un individu ordinaire, à ses femmes et à ses sœurs. C'est seulement dans le cas d'un chef que toutes les femmes du village se lamentent. Les veuves en deuil sont peintes en rouge, et la coutume leur défend de natter leurs cheveux. Se farder en noir est le signe du deuil chez les Bahuana, les hommes peignant leurs fronts, les femmes toute leur figure, de cette couleur. Parmi les Bapende aussi, le noir est employé comme signe de chagrin ; les deuillants peignent leur figure et leur poitrine avec de la suie, — et ils portent aussi des cordes de fibre

de raphia pendant du devant de la ceinture. Dans ce peuple, on laisse tomber en ruine les maisons des morts. Chez les Badjok, le deuil est pris par les femmes, la mère, le père, les frères, sœurs et enfants du défunt.

RELIGION

En ce qui concerne la partie immatérielle de la nature humaine, les croyances courantes parmi les diverses tribus présentent une ressemblance considérable. Presque partout, les tentatives faites pour résoudre le problème ont abouti à un dualisme, c'est-à-dire que deux éléments sont reconnus comme composant l'« âme ». L'un de ces éléments est celui qui est essentiel à la vie, et il est habituellement lié à un des organes matériels, le cœur ou le foie. L'autre élément, est une sorte de « double » qui sort de l'homme lorsqu'il dort, visite ses amis et a toutes sortes d'aventures, — et a probablement été inventé pour expliquer le phénomène des rêves. Le premier élément est appelé par les Babunda *M'tim* (foie), par les Bambala du sud, *M'tyima* (foie), par les Bambala du nord, *Mityima* (foie), et par les Bahuana, *Bun* (cœur). La croyance des Bambala du nord diffère de celle des autres en ce qu'ils supposent que le Mityma immatériel est continuellement errant sous forme de quelque animal, et que, si cet animal est tué, le possesseur du Mtyima meurt. Les Babunda, les Bambala du sud, et les Bahuana appellent tous le « double » ou « âme de rêve », *Doshi*, tandis que les Bayaka semblent appliquer ce mot à l'âme entière.

Les Babunda pensent que les incirconcis, les enfants et les animaux, ne possèdent pas de *Doshi*, et à Dumba, sur le Lubue, fut obtenue cette intéressante information que le *Doshi* vit normalement dans la tête de l'homme, la quittant quand il dort.

De même les Bambala croient que les enfants avant l'âge de la puberté, et les objets inanimés, ne possèdent pas de *Mityima*, tandis que les Bahuana disent que les animaux et les fétiches possèdent un *Doshi*, mais pas de *Bun*, et que les plantes et les objets inanimés n'ont ni l'un ni l'autre. Les Bayaka croient que les grands animaux ont un *Doshi*.

La destinée de l'âme composite après la mort est intéressante et diversement conçue. Parmi les Babunda, la croyance est courante que, lorsqu'un homme meurt, son *M'tim* meurt avec lui, en règle générale, — mais en certains cas, il devient un « esprit » *Mochongo* ; mais cette croyance ne paraît pas être universelle, car un infor-



FIG. 268. — Homme Mopindji

mateur faisait cette remarque : « Il y a des gens qui disent que le M'tim d'un homme s'en va quand il meurt ; ce n'est pas vrai : les chèvres et les poules morts n'ont-ils pas de foie ? » Cette remarque est intéressante en outre, en ce qu'elle montre la confusion qui existe partout entre le M'tim ou le Mityima spirituel et l'organe corporel dont il porte le nom. Chez les Bambala du nord, l'âme, après la mort, est supposée errer dans l'air et, si la tombe est négligée, troubler, ou même causer la mort des proches. Le cauchemar est souvent attribué à un de ces Mityima mécontents. Si le Mityima n'a pas de raison de se plaindre, il prend la forme de quelque animal, celui d'un chef, la forme d'une grande bête, celui des autres hommes, la forme d'animaux correspondant à l'importance du décédé. Les Bambala du sud croient aussi que le M'tyima d'un mort peut apparaître aux vivants, et une apparition de ce genre est appelée *Mafakulu*. Pratiquement, le même mot se rencontre chez les Bahmana, qui appellent *Fakulu* l'apparition du *Bun* d'un homme mort. Une telle apparition ne survient que la nuit, lorsque le *Bun* est vu sous forme humaine, formé en apparence d'une substance blanche brumense. C'est seulement le *Bun* d'un homme qui, de son vivant, ne possédait aucun fétiche, qui peut revenir comme *Fakulu*, et une apparition de ce genre est supposée présager la mort de celui qui la voit. Dans les cas normaux, le *Bun* quitte le corps à la mort, et s'en va, personne ne sait où, mais le *Doshi* vagabonde dans l'air, visite ses amis, et hante ses ennemis ; en particulier, il persécutera ses relations si le corps n'a pas reçu une sépulture convenable, et il n'y a pas de manière de l'exorciser. Dans le cas où un homme a possédé de nombreux fétiches, le *Bun* entre dans quelque grand animal, éléphant, hippopotame, buffle ou léopard, et un animal ainsi possédé peut être reconnu à sa férocité. Si un homme est tué par la foudre, son *Bun* est détruit quoique son *Doshi* échappe ; mais le suicide laisse intacts et le *Bun* et le *Doshi*. La croyance des Bayaka touchant le sort du *Doshi* est très analogue ; on suppose qu'il quitte le cadavre, flottant çà et là dans l'air et visitant les vivants dans les rêves. Il inspire les pensées mauvaises et leur fait des reproches si la tombe est négligée, et il est supposé causer la mort de l'héritier, si une arme a été laissée dans la tombe. Le *Doshi* d'un homme qui a possédé de nombreux fétiches entre dans quelque animal (comme le *Bun* chez les Bahmana). Un homme qui a été tué dans une bataille est supposé envoyer son *Doshi* pour venger sa mort sur la personne de son meurtrier. Ce dernier peut, toutefois, échapper à la vengeance du mort en portant des plumes rouges de perroquet dans ses cheveux, et en se peignant le front en rouge. Il est nécessaire que les plumes rouges soient des plumes de perroquet. Chez les Bapende, on croit qu'un homme après la mort devient ou peut devenir, on ne sait pas exactement lequel des deux, un « esprit » appelé *Dele* ou *Wumbi*. On peut avoir quelque idée de l'apparence supposée du *Dele*, d'après le masque de ce nom (également appelé *Angola*) qui figure dans cet ouvrage.

En ce qui concerne la religion, certaines tribus reconnaissent l'existence d'un dieu suprême, mais, dans presque tous les cas, la conception qu'ils en ont est très vague et ils ne lui rendent aucun culte actuel. Ainsi, chez les Babunda, *Monzam* est l'être par le pouvoir duquel se reproduisent toutes les créatures vivantes ; mais il n'est investi d'aucun autre caractère, personne ne sait où il vit, personne ne l'a

jamais vu, il n'est pas invoqué dans les prières, et ne cause pas la mort des hommes. De même, les Bambala du nord admettront, si on les presse, l'existence d'un être suprême qu'ils appellent *Zambi*, mais il n'est tenu de lui aucun compte. Il semble à peu près certain que *Zambi* est un nom pour la divinité importée des tribus du Bas-Congo, et qu'il a été, dans certains cas, confondu avec le soleil, quoiqu'il n'existe aucune trace d'un culte quelconque s'adressant au soleil, chez les Bambala. Chez les Bapende, le dieu suprême est appelé *Mawese*, et il est regardé comme la cause de tout ce qui ne peut être rapporté à un autre agent. Ainsi la création, tous les phénomènes célestes, l'origine du masque *Buya* de la circoncision, la circoncision elle-même, lui sont attribuées (toutefois la reproduction ne l'est pas; on la compare simplement à un ensemencement). *Mawese* est invisible. Les Bapindji toutefois appellent l'être suprême *Kalunga*. Les Badjok aussi ont un dieu suprême qu'ils appellent *Kalunga*. On ne peut pas apprendre grand'chose sur lui, à part ceci qu'il est regardé comme la cause de la mort dans le cas d'individus déjà âgés mourant autrement que de mort violente. Les Badjok invoquent *Kalunga* par des prières.

L'élément surnaturel qui compte réellement dans la vie des Babunda, des Bambala, des Bayaka et des Bahuana, est un principe mauvais appelé partout *Moloki*. Il n'est pas facile d'amener les naturels à parler de *Moloki*, mais il semble être regardé comme une influence mauvaise impersonnelle, qui agit en possédant des individus, souvent sans leur consentement, ou même sans qu'ils en sachent rien, et en occasionnant chez d'autres la maladie et la mort.

Les Bambala appellent la personne possédée par *Moloki* : *Doki*, et, dans les cas où cette influence est consciemment exercée, ils lui attribuent des raisons telles que les suivantes : ce peut être parce qu'il a quelque injure à venger, ou il peut penser qu'un enfant est trop intelligent, ou il peut être animé de malveillance pure et simple. Dans tous les cas, pour exécuter son néfaste plan il procède selon l'une des deux manières suivantes : il peut voler le *M'tyima* de sa victime (qui est tout à fait inconsciente de cette perte) et le placer dans le *M'tyima* d'une chèvre, ainsi la victime meurt, mais la chèvre continue à vivre. Ou il peut attacher le *M'tyima* volé à un arbre (où il reste invisible) et attendre que les fourmis viennent le manger, auquel cas la victime meurt; si, pour quelque raison, les fourmis le laissent, elle est sauvée. Les Babunda et les Bahuana croient aussi que la personne possédée par *Moloki* dévore le *M'tim* ou le *Bun* de sa victime; mais dans nombre de cas, l'influence de *Moloki* s'exerce de la même façon intangible que celle du mauvais œil. Chez les Bambala, l'accusation d'être *Doki* est invariablement portée contre quelqu'un après toute mort naturelle; chez les autres tribus l'accusation n'est portée que si les proches pensent avoir quelque raison de croire que la mort a été produite par des moyens magiques, ou, comme chez les Badjok, la question de savoir si la mort a été causée par des causes naturelles ou non, est soumise au magicien. Il est à noter que les accusés sont généralement des hommes ou des femmes riches ou âgés, qui ont la langue trop longue. Dans tous les cas où un individu est accusé d'avoir causé la mort par des moyens surnaturels, on le force à se soumettre à une ordalie de poison. Le poison, appelé *epumi* par les Babunda, *epomi* par les Bapende et les Badjok, *putu* par les Bambala et les Bayaka, et *kas* par les Bahuana, est fabriqué avec l'écorce de

Erythroploeum guiniense, et peut avoir sur l'individu auquel il est administré un des trois effets suivants : il peut agir comme émétique, il peut agir comme purgatif, ou il peut occasionner la mort. L'innocence de l'accusé est considérée comme établie dans le premier cas seulement, et, chez les Babunda, les Bapende, les Bakwese et les Badjok, il est nécessaire que l'accusé vomisse *toute* la dose, pour échapper au trépas. S'il ne se produit pas de vomissements, il est considéré comme cou-



FIG. 269 — Femme Mopindji

pable, et, même s'il survit à l'ingestion, il est tué. Chez les Bambala, le *Doki* condamné est obligé de creuser sa propre tombe; on lui donne alors à manger une volaille, et assez de vin de palme pour qu'il soit complètement ivre, après quoi il est placé (ou, dans certains cas, se place lui-même) dans la tombe et est enterré vivant. De cette façon l'on évite que l'influence de *Moloki* s'échappe avec sa dernière respiration. Chez les Bambala du nord, un grand feu est allumé sur la tombe, et entretenu pendant deux jours, après quoi le corps est exhumé et cuit avec de la farine de manioc. Les Bayanzi aussi mangent les corps de ceux dont le crime est prouvé par l'ordalie. Dans le cas des Bayaka, on procède d'une façon tout à fait analogue, avec cette exception que la tombe est d'un modèle particulier et consiste en un fût vertical avec une niche à la base, et que le corps n'est pas mangé ensuite. Chez les Bahuana, la vic-

time est assommée, et chez les Badjok, elle est gardée emprisonnée toute la nuit et fusillée le matin, tous les membres du village, même les petits enfants, faisant feu sur elle.

Les fétiches et les hommes-fétiches jouent un rôle important dans la vie de toutes ces tribus; leurs fonctions sont très analogues partout, et l'on peut en avoir une idée par les particularités suivantes : Chez les Babunda, l'homme-fétiche légitime est appelé *Boan*, et c'est souvent un chef. Le futur *Boan* est mis en apprentissage dans son enfance auprès d'un praticien qualifié, et lui paie deux volailles quand commencent les études. Plus tard, lorsqu'il a appris un peu de magie élémentaire, il paie à son maître une chèvre; cette chèvre est tuée, et on donne le foie à manger à l'apprenti, peut-être afin que le *M'tim* matériel de la chèvre fortifie le *m'tim* spirituel du garçon. Finalement, moyennant un cadeau de trente rouleaux de sel, il est initié à tous les secrets de la profession. Le *Boan* peut causer la mort d'un individu par des moyens magiques lorsqu'il est requis de le faire pour satisfaire une vengeance, et il peut aussi détruire un *Mochongo* (esprit) qui cause du trouble. De

petites images de bois servent de fétiches personnels lorsqu'elles sont enduites avec une certaine argile magique. Le point à noter est que toute la vertu réside dans l'argile, sans laquelle les figures sont dépourvues de toute valeur.

Les magiciens sont d'importance variable, et aussi leurs prix varient en raison direct de cela ; il y a le « praticien de campagne » qui se contente d'honoraires modestes, et aussi le spécialiste des quartiers riches dont les prix sont énormes ; pour une intervention magique sans importance, ses honoraires sont de 1,000 *djambu*, mais quand il vient avec ses grands fétiches, c'est trois ou quatre fois plus. Le grand magicien, parmi les Bambala du nord, homme de grande réputation, est *Mwana N'Gombe*. *Mwana* = « l'enfant », et *N'Gombe* est le nom qu'il donne à ses trois grandes amulettes. Ce sont : a) un bracelet *mwena* ; b) une hache également appelée *mwena* ; et c) son couvre-chef, pièce de vêtement dans laquelle sont conservés certains fétiches complexes de puissance extraordinaire et spéciale ; il est orné de cauris, et il ne lui est pas permis de le voir, sans quoi sa mort suivrait instantanément et inévitablement ; pour cette raison, il ne lui est jamais permis de se regarder dans un miroir. *Mwana N'Gombe*, est un homme de bonne apparence et intelligent ; si on l'appelle par son nom, il répond *Gale*, mot dont la signification est un grand secret et n'est connue de personne. Quand il rit, il siffle bruyamment entre ses dents, performance qui impressionne vivement les indigènes. Il est hors de doute que *Mwana N'Gombe* est le dernier vestige des « chefs couronnés » dont l'importance nous a été révélée dans l'ouvrage magistral du R. P. Van Wing, S. J.

Chez les Bambala, les fétiches sont faits de bois, mais tiennent leur pouvoir du *kissi* appliqué par le magicien ; ce *kissi* est composé d'argile ou de terre dont il a hérité de ses prédécesseurs. *Mwana N'Gombe* a reçu la sienne de son oncle, et lorsqu'il mourra, il la laissera au fils de la plus âgée de ses sœurs. Il proclame qu'il est le serviteur inspiré de son *kissi*, et affirme que lorsqu'il exerce la divination, il ne sait pas ce qu'il dit, le *kissi* parlant par son intermédiaire. Il traite les malades par l'application de charmes : par exemple, si un homme a mal dans le côté, il prend une côte de chèvre et l'applique contre la région où est ressentie la douleur ; la côte est alors supposée tirer la maladie de l'endroit affecté.

Pour montrer la méthode de divination, le mieux sera de prendre un exemple



Fig. 270. — Femme Mopindji

concret : un enfant meurt, par exemple, d'indigestion ; cet événement fatal est immédiatement attribué à l'influence maligne de *Moloki* agissant à travers une personne possédée. Un important docteur-sorcier est mandé, et la conjuration commence. Il place ses deux grands fétiches au milieu du cercle des assistants, et commence à les questionner à voix basse, les assistants l'accompagnant en chœur d'une voix très adoucie. Ces fétiches consistent en deux figures de bois mâle et femelle, sur lesquelles il a mis son *kissi*, et la durée de la consultation dépend du montant des honoraires, car il ne donne pas plus que ne comporte l'argent.

« Non, il n'est pas mort d'une morsure de serpent. Non, ce n'est pas sa mère qui l'a tué », et ainsi de suite, jusqu'à ce que le sorcier-docteur commence à dire en tremblant : « Je vois un vieillard, avec une barbe blanche, demeurant dans le village, portant un anneau de cuivre à son gros orteil gauche, qui est possédé de *moloki* : c'est lui qui a causé la mort de l'enfant ! » Le vieillard en question, qui n'est coupable d'aucun autre crime que d'avoir vécu trop longtemps, proteste d'abord de son innocence, et offre de prendre le *putu* pour prouver son assertion, et le *putu* lui est administré de la manière ordinaire. Toute famille possède du *kissi* dont elle a hérité, et dont on se sert de diverses manières. Par exemple, un créancier s'en sert pour tracer une ligne sur le bras de son débiteur, et ce *Konzi* (tel est le nom que l'on donne à cette ligne) ne doit pas être enlevé jusqu'à ce que la dette ait été payée, et, tant que cela n'a pas été fait, le débiteur ne peut espérer aucune prospérité. Mieux que cela, le débiteur ne fera aucune tentative pour effacer le *Konzi*, mais fera de son mieux pour se procurer l'argent nécessaire au paiement de sa dette.

Chez les Bayaka, le chef est le principal magicien, mais quiconque possède beaucoup de fétiches, avec le *kissi* nécessaire, peut devenir magicien. Les fétiches importants sont conservés dans une hutte spéciale, mais on peut les voir moyennant le paiement d'honoraires au magicien. Un intéressant fétiche ainsi montré est la représentation en bois d'un zorilla dont le magicien se sert de la manière suivante : il emporte le fétiche dans la brousse et lui met d'un certain *kissi* dans des trous qu'il a aux oreilles, il s'assoit ensuite, les genoux au menton, et attend les événements. L'animal se met à vivre, court au village et vole tout ce que son maître désire, *djimbu*, volailles, etc., et revient auprès de lui avec son butin. La victime entend le vol, mais ne peut ni le voir, ni l'attrapper, ni obtenir la restitution de ses biens, ni faire condamner le magicien pour les déprédations de son compagnon. On ne rencontre pas de sacrifices humains, mais des animaux sont tués devant le fétiche, et ce dernier est aspergé de leur sang ; l'animal est mangé ensuite.

Les fétiches des Bahuana consistent en petits sacs d'étoffe contenant de l'argile ou du charbon de bois, on ne trouve ni figures-fétiches, ni huttes à fétiches. L'homme-fétiche a pour successeur, après sa mort, le fils de sa sœur.

Chez les Bayanzi, le chef est, en règle générale, l'homme-fétiche. Certains fétiches, chez ce peuple, semblent être de nature phallique, et des propitiations et pétitions leur sont adressées spécialement en ce qui concerne la fécondité des femmes. Il y a trois fétiches principaux ; ils furent vus à Ganga et appartenaient au chef Ghitutu, qui est considéré comme le plus grand magicien de la région.

1. Chitutu lui-même disait qu'un des fétiches était le mâle *mulume*. Il consistait en un panier enroulé dans lequel étaient placés quatre phallus, faits avec de l'argile moulée sur des armatures de bois, à la base de chacun desquels, d'un côté, sont attachées des plumes, représentant, disait-il, les poils du pubis. Ils étaient peints en blanc, avec deux bandes transversales rouges. Les extrémités étaient jaunes, ayant été ainsi teintes au moyen de jus de kola mâché.

2. Un second fétiche était qualifié de femelle; il consistait en un vase de poterie de forme globulaire, avec une ouverture circulaire et une anse de paille; il était orné de rouge, avec une ligne blanche transversale et des taches blanches. Sur un côté était attaché un objet ayant la forme d'une saucisse, en argile moulée sur une armature en bois, peinte en rouge. De l'autre côté était fixée une cloche de fer. A l'intérieur étaient des offrandes, telles que djimbu, baguettes de cuivre, morceaux de fer, etc.

3. Le troisième fétiche était un objet, également en argile sur une armature de bois de forme triangulaire, avec une projection conique sur un côté; le long d'un des bords était une frange de plumes, censée représenter des poils. Celui-ci fut qualifié de femelle, et probablement représentait une vulve.

En outre des précédents, il y avait un certain nombre d'objets en bois; ils furent indiqués comme représentant des enfants.

La cérémonie se passe comme suit: Tous les fétiches sont étendus sur une pièce de tissu; le chef, avec deux de ses enfants ou de ses esclaves, s'assoit du côté opposé. Un coq est apporté, et le chef lui coupe une artère sur le côté du cou, et il laisse couler le sang à travers le bec sur les trois premiers fétiches, répandant quelques gouttes sur les autres. Alors, il mâche de la kola et s'adresse aux fétiches, les flattant et les menaçant alternativement, et faisant sa demande qui est habituellement une requête pour la fécondité des femmes et des esclaves. Après chaque sentence, il crache sur les trois principaux fétiches, et ses fils ou ses esclaves crachent sur les autres.

Chez les Bapende le principal fétiche est le petit masque *buya*, également nommé *dikoko*, qui est porté autour du cou. Le masque représente une tête grotesque avec une coiffure savante, et il est habituellement fait d'ivoire, quoique des masques de genre analogue en bois sculpté, en cuivre ou en métal blanc fondu se rencontrent également. Le masque *buya* se porte comme charme pour prévenir ou guérir les maladies, et il peut être acquis par les mâles adultes chez le *bembo* ou homme-fétiche. Un certain type particulier de sifflet, appelé *kabinga-katenye*, est également considéré comme possédant des vertus magiques.

Parmi les Badjok, un homme qui a de la malchance à la chasse et n'arrive pas à trouver ou à tuer le gibier, ou dont soit la femme soit le bétail demeurent stériles, consulte l'homme-fétiche. Ce dernier se décore de peinture rouge et blanche et produit son panier à fétiches. Celui-ci est également peint en blanc et en rouge, et recouvert de quatre peaux. Il contient des morceaux de tous les animaux que l'on trouve dans le pays: pieds d'antilopes, os de singes, cornes d'antilopes, de petits modèles de fusils, haches, couteaux et autres ustensiles, paniers en miniature, trois petites figures dans une boîte en étain, bref, des modèles ou des fragments

de tout ce qui peut faire l'objet d'une enquête. L'homme-fétiche, à voix basse, communique au solliciteur une certaine formule que tous deux répètent sur le ton ordinaire. Le panier, débarrassé de son enveloppe, est alors secoué, et cette manière de procéder continue de la même façon pendant plusieurs heures, l'homme-fétiche variant sa voix de temps en temps, afin d'impressionner le solliciteur.

En ce qui concerne la santé, les Babunda pratiquent largement la saignée, comme remède, se servant de calebasses en guise de ventouses et extrayant l'air par succion à travers un petit trou qui est ensuite obturé avec de la cire. Certains voyageurs disent qu'un assez grand nombre de membres de cette tribu souffraient de la syphilis, mais il ne semble pas qu'il en soit ainsi; peut-être les ulcérations fréquemment causées par le port de lourds ornements de cuivre et de laiton ont-été confondues avec cette maladie.

Chez les Bambala, dans les cas de maladies, un charme consistant en un os de chèvre est fourni par le magicien, et attaché à la partie malade. Le ventoupage est pratiqué au moyen d'une portion de calebasse dont le lait a été retiré par succion à travers un petit trou, que l'on obture ensuite avec un bouchon de cire. La calebasse est généralement appliquée sur de petites incisions faites juste au devant de l'oreille, et on la laisse opérer une demi-heure. Les Bambala sont très habiles pour retirer les flèches des blessures.

Il semble que l'éléphantiasis soit inconnu chez les Bayanzy; ils connaissent cependant la syphilis quoiqu'elle n'existe pas parmi eux; ils l'appellent « maladie des Bambala ». Ils disent qu'ils sentent le cœur par le moyen du pouls. Les aveugles sont considérés comme des objets de pitié, tandis que l'on se moque des sourds.

La maladie du sommeil est appelée *Mozembo*, et en voici le traitement: le féticheur administre au malade une potion dont la composition n'a pu être déterminée, et on fait avec le même médicament d'abondantes frictions sur la tête et sur le thorax. On voit parfois des albinos, mais on ne les traite pas autrement que les autres individus.

Il y a des sujets tachetés, et les hommes roux ne sont pas inconnus. On nous a raconté le cas d'un garçon d'environ dix ans, qui, quoique noir, avait les cheveux rouges et les yeux bruns. Les féticheurs l'accusèrent d'être possédé et le tuèrent. Le bec de lièvre, les perforations de la voûte palatine, de la langue ou des joues, les difformités des membres et la stéatopygie paraissent inconnus.

Chez les Bayaka, les affections ordinaires sont la bronchite, la fièvre et la syphilis; on connaît l'éléphantiasis et la lèpre. On admet que les maladies peuvent être guéries par l'usage de charmes; les blessures guérissent vite; on les traite par l'application de certaines herbes dont la connaissance paraît être réservée à un petit nombre de vieillards qui connaissent aussi la manière de remettre une jambe ou un bras cassés; l'empoisonnement du sang (septicémie) est rare. La saignée pratiquée au moyen de ventouses est le remède le plus usuel, et elle est d'application universelle; le procédé est le même que chez les Bambala. L'infection par la syphilis n'est punie en aucune façon. Le pouls est considéré comme un nerf et on ne lui reconnaît aucune connexion avec le cœur ou avec l'âme.

Chez les Bahuana, on se sert de charmes pour se préserver de toutes les formes de maladies ; ce sont de petites quantités d'argiles enveloppées dans des morceaux d'étoffe. Les maladies les plus fréquentes sont : la bronchite, la pleurésie, *N'kosu*, et la fièvre, *Bao* (feu). Cette dernière est traitée par la saignée pratiquée au moyen de nombreuses petites incisions faites sur le front et dans le dos, parallèlement à l'épine dorsale. La maladie du sommeil, appelée *Tol* par les Bahuana, lutte sérieusement contre l'accroissement de la population ; elle existe partout sur les bords de la rivière, mais est inconnue dans l'intérieur. On frictionne violemment le malade avec des feuilles de manioc. La syphilis (*kiaganqa*) n'est pas fréquente, et l'on dit qu'elle a été introduite par les Bambala ; — on a vu plus haut que cette maladie est appelée par d'autres peuplades « maladie des Bambala ». La racine d'orange amère est employée comme remède contre la gonorrhée. On n'a pas observé de cas d'éléphantiasis. Les individus affligés de dents malades, semblent être beaucoup plus nombreux que dans la plupart des autres tribus africaines. En ce qui concerne la morsure des serpents si la blessure a son siège au pied, on fait une ligature serrée de la jambe au-dessus de la cheville, et de nombreuses incisions pour produire une large saignée ; dans ce cas la jambe demeure enflée pendant environ un mois. On ne connaît pas de remède contre la morsure infligée au tronc, et le patient est abandonné à son sort.



FIG. 271. — Femme Mopindji

DIVERS.

Les divers détails suivants peuvent être de quelque intérêt.

Voici quelle est la forme de salut des Babunda :

<i>Ju!</i> (Paix)	(Réponse :) <i>Ju!</i>
<i>Turu!</i>	" <i>Turu!</i>
<i>Kala kala bile!</i> (Pas de guerre?)	" <i>Kala kala bile!</i>

Chez les Bambala, le mot de salutation est *Moyo!* Mais lorsque deux Bambala se rencontrent, ils l'omettent souvent et s'arrêtent simplement pour causer. Lorsque l'on s'adresse à quelqu'un on l'appelle généralement *Gwas* (oncle), ou, s'il s'agit d'un chef : *Tata* (père). Pour ce qui est des *Bakwese*, le récit suivant de

la réception faite à l'un des auteurs présente les formes usuelles adoptées pour recevoir un visiteur de marque. Yongo envoya un certain nombre de ses vieillards à la rencontre de l'hôte dans le village, à environ un quart d'heure de distance de sa hutte. Les vieillards étaient armés de balais pour balayer la place destinée à l'entrevue et de bâtons pour écarter la foule. Puis Yongo arriva, escorté d'un détachement d'esclaves; aucune parole ne fut prononcée, mais les compagnons au visiteur furent menés dans l'enclos du chef et, après un intervalle, le visiteur lui-même fut invité à entrer. Il trouva Yongo assis sous un abri de feuillage devant un certain nombre de pieux dont chacun portait un crâne humain. L'hôte annonça d'abord le but de sa visite, et les vieillards répondirent en s'écriant en chœur *Zambi! Zambi!* (Bien! Bien!) tout en se frappant la poitrine. Le chef répondit, et pendant près d'une demi-heure se livra à des développements oratoires sur sa propre grandeur; à la fin du discours, il offrit en présent une volaille et une chèvre ou un bouc châtré (un bouc entier avait d'abord été offert, mais refusé comme indigne, conformément aux idées des Bakwese, d'être mangé par un homme d'importance).

La foule s'écria de nouveau *Zambi! Zambi!* et alors le visiteur dit au chef le salut ordinaire : *Kwakola!* et lui serra la main. Après cela, on discuta d'affaires. En règle générale, les Bagwandala reçoivent leurs hôtes d'une manière très amicale, mais les Bagwamosinge cherchent à les voler de toutes les façons possibles. Ces derniers sont les voleurs les plus agressifs de tout le district, et Yongo lui-même n'a pas confiance en eux, mais dit ouvertement que ce sont de grands voleurs.

La mode Badjokwe de salutation est si compliqué qu'il est impossible d'en donner une relation complète. La formule est très longue, il faut environ deux minutes pour la réciter, et on la récite très rapidement sur un ton chantant. Le nouveau venu commence par crier *Kalunga!* Ensuite vient un long discours dans lequel revient fréquemment le mot *Mtima* (cœur ou foie) et le nouveau venu se frotte le corps avec du sable. La personne saluée réplique sur le même ton chantant, répétant plusieurs sentences, et le premier interlocuteur tombe à genoux, frappe la terre du poing et la touche du menton, ensuite il s'assied sur ses talons en se frottant le corps avec du sable. Après quoi, vient la conversation ordinaire. Lorsque deux Baluana se rencontrent, ils se saluent l'un l'autre en s'écriant *Iy!* puis ils s'asseyent et causent. Telle est en définitive la forme de salutation propre aux Baluana, quoique, à présent, le mot *Moyo*, emprunté aux Bambala, soit plus fréquemment employé.

Les Babunda ne sont point un peuple propre et ne se lavent jamais, si ce n'est par hasard, quand ils ont un cours d'eau à traverser. Les Babunda d'Aléla ne savent pas nager, mais ceux qui habitent près de plus larges rivières, comme les Babunda de Dumba, sur le Lubue, apprennent cet art dès un âge très tendre. En général, la navigation est très primitive dans cette tribu, et des radeaux formés de deux ou trois pièces de bois sont le seul genre de vaisseau fabriqué.

Les Bambala se baignent chaque fois qu'ils traversent la rivière et se lavent tous les jours vers midi; ils se servent d'une baguette fibreuse pour se nettoyer les dents.

Les Bayaka, en tant que tribu, ne sont pas particulièrement propres, quoiqu'il se servent de « brosses à dents » semblables à celles des Bambala. Les adultes mâles savent nager à la façon des chiens, mais, pour ce qui est de la navigation, il n'y a pas de rivières navigables dans cette partie du pays.

Les Bapindji sont excellents nageurs, et l'on put voir un garçon d'environ douze ans nageant dans les rapides Bondo du Kwilu. Les Bapende se baignent rarement. Les Bahuana sont très propres et se nettoient tout le temps les dents avec une baguette fibreuse.



VIE MATÉRIELLE

NOURRITURE

La principale nourriture des Babunda est le millet, appelé *Masanga*; il est d'ordinaire réduit en farine et on en fait une sorte de gâteau. Le manioc, appelé *Bolobol*, et le maïs ne se trouvent qu'en faible quantité. Le manioc est réduit en farine, mélangé avec de l'eau et bouilli. La viande et le poisson sont invariablement gardés jusqu'à ce qu'ils soient « avancés » avant d'être mangés, lorsqu'on les prépare avec de l'huile de palme. Les poulets sont rarement tués pour être mangés, mais si un homme est à court de provisions et que ses poulets ne meurent pas, il coupe une aile à un oiseau vivant et le laisse aller. Les chèvres sont tuées par leurs propriétaires aux jours de marché et leur chair coupée en petits morceaux pour être vendue ainsi. Chez les Bambala, la principale nourriture est la farine de manioc préparée de la manière ci-dessus décrite; le maïs est rarement employé. Les feuilles de manioc se préparent avec de l'huile de palme et du poivre indigène (*Pili-pili*), et ce plat s'appelle *Gato*. Tous les animaux domestiques, chèvres, cochons et chiens prennent le chemin de la marmite, et presque toutes les variétés d'animaux sauvages également, jusqu'aux sauterelles et aux fourmis. Même l'engoulevent qui est méprisé des tribus voisines, est mangé par les Bambala. Certaines sortes d'aliments sont regardées comme extrêmement délicates, notamment la chair humaine, les gros vers blancs que l'on trouve sur les palmiers, les rats, les locustes et le sang bouilli avec de la farine de manioc. La viande est préférée « avancée ». Les Bayaka sont presque aussi universels dans leurs goûts que les Bambala, et leurs menus comprennent les locustes et les vers. La farine de manioc, préparée comme chez les Babunda, constitue le principal aliment végétal. Le sang est mangé cuit, comme chez les Bambala, mais on ne se sert pas du lait comme aliment.

Chez les Bapende, l'aliment principal est, dans l'est, le manioc, dans l'ouest, le millet. La farine est préparée de la même manière que chez les Bambala et est appelée *Musa*. Lorsque les femmes sont occupées à piler le grain dans leurs mortiers de bois, elles attachent des feuilles de maïs au sommet des pilons de telle sorte que ces feuilles frappent le sommet du pilon en résonnant. Pendant que le bâton est lancé en l'air, la femme le laisse aller, frappe dans ses mains et le rattrappe pendant sa chute, et ses battements de mains alternent avec les claquements produits par les feuilles.

La nourriture est rare dans le pays des Bakwese; il n'y a que peu de gibier et, étant donné que les Bakwese ne sont que des occupants récents, ayant été en guerre continuelle durant de longues années, leurs plantations ne dépassent pas en étendue ce qui est indispensable pour leurs propres besoins personnels. Ils cultivent le manioc, le maïs et le millet, mais ils disent que le premier n'a poussé que dans ces dernières années. Cela s'explique aisément par le fait qu'une plantation de manioc demande plusieurs années avant de produire une récolte normale et, par suite, ne peut être cultivée que par un peuple établi, ce que les Bakwese ne sont devenus que récemment.



FIG. 272. — Hommes Bapende.

La farine de manioc bouillie, mélangée à de la farine de millet ou de maïs, sert à faire une sorte de pain appelé, comme chez les Bapende, *Musa*. Il est très foncé, à cause du criblage insuffisant de la farine, et est considéré comme de très mauvaise qualité par les tribus environnantes. Les aliments fondamentaux des Bahuana sont le manioc et le maïs. La préparation de farine de manioc, connue sous le nom de *Chikwanga* leur est fournie toute préparée par les Bayanzi; mais cette farine est également mangée simplement bouillie sur place, auquel cas, elle est appelée *Luku*. Presque tous les animaux, oiseaux, insectes tels que les locustes, criquets, termites et chenilles, sont mangés, et le sang des animaux est consommé après avoir été bouilli. Les Bayanzi, en fait, sont capables de manger de tout et n'importe quoi, mais l'aliment fondamental pour eux est la farine de manioc préparée de deux façons. La farine est préparée

comme suit : le manioc est mis à macérer dans l'eau pendant deux jours, et ensuite pelé et séché au soleil; après quoi, il est broyé dans des mortiers de bois. Les deux méthodes de cuisson sont les suivantes :

1° Un pot d'eau est placé sur le feu et une poignée de farine y est jetée; lorsqu'il bout, on l'agite et l'on ajoute de la farine petit à petit, jusqu'à former une sorte de gâteau compact; il est alors façonné en boule, on le place sur une feuille, et il est prêt à être mangé; c'est à la fois agréable au goût et nourrissant.

2° La farine est mélangée avec de l'eau jusqu'à ce qu'elle forme une pâte ferme; cette pâte est divisée en portions en forme de saucisses, le diamètre et la longueur variant avec les localités; on les enveloppe ensuite dans des feuilles de bananier et on les fait bouillir; ainsi préparée, elle est aigrelette et n'est pas de goût agréable, du moins pour ce qui est des Européens.

Les Bayanzi mangent la chair de tous les animaux (excepté celle d'un certain

poisson qui est considéré comme malsain), même dans un état avancé de décomposition. Le poisson et la viande sont fumés et exportés, mais les Bayanzi ne sont pas propres pour ce qui concerne la préparation de leurs aliments.

La plupart des tribus de cette région s'abstiennent de la chair de certains animaux, soit pour des motifs superstitieux, soit parce qu'ils la considèrent comme malsaine, et il est, en règle générale, défendu aux femmes de manger certains animaux dont la chair est permise aux hommes. En ce qui concerne cette matière, les détails suivants peuvent être considérés comme d'un certain intérêt. En ce qui concerne les Babunda, le tabou connu sous le nom de *Ichina*, observé chez les habitants de Dumba et de Alela, a déjà été mentionné. Les autres prohibitions sont les suivantes : il n'est pas permis aux femmes de manger du chien ou du serpent, et aux femmes enceintes il est également défendu de manger des patates douces ; à Dumba, la prohibition relative aux serpents s'étend aux hommes également, et, dans cette localité, le mari d'une femme enceinte doit s'abstenir du poisson appelé *Zombo*. A la différence de nombre de leurs voisins, les Babunda autorisent les femmes à manger du poulet même si le poulet est mort de mort naturelle.

La grenouille est à peu près le seul animal dont les Bambala ne mangent pas, quoique les suivants soient chez eux interdits aux femmes : la chair humaine, la chair de chèvre, le faucon, le vautour, les petits oiseaux, les serpents, perroquets, corbeaux, et tous les animaux chassés avec des armes, excepté l'antilope et une certaine variété de petit rat. Ainsi que nous le mentionnons plus loin, aucun des Bambala du Sud ne mange de chair humaine, et il a déjà été montré que cela est défendu aux Muri. Les Bayaka ne mangent pas de chiens, et aux femmes sont interdits les volailles et les œufs, et même toute nourriture qui a été cuite dans un pot ayant servi auparavant à cuire une volaille. Si une femme mange un œuf, on pense qu'elle deviendra folle, qu'elle déchirera ses vêtements et se sauvera dans la brousse. Lorsqu'on la trouve, elle est prise et attachée au *Taka*, pièce de bois munie d'une fourche à une extrémité, dans laquelle est assujéti le cou de la prisonnière, et c'est en cet appareil qu'on l'amène au magicien. Il frappe trois fois sur le *Taka*, et la femme s'évanouit ; alors, il lui jette de l'eau à la figure, et le charme est rompu. On croit que si un homme mange du chien, il tombera malade.

Les hommes même doivent se soumettre à certaines restrictions en ce qui concerne le fait de manger des volailles ; si l'oiseau est une femelle, on peut se le partager à plusieurs, mais si c'est un mâle, il doit être mangé entièrement par



FIG. 273. — Trophée pour commémorer une défaite des Badjok.

le même homme, ou il en résulte une maladie ; l'homme en question peut cependant en donner à son fils, si ce dernier n'est pas encore circoncis. Ce fait est particulièrement intéressant en ce qu'il montre qu'un enfant mâle, avant la circoncision, n'est pas considéré comme possédant une individualité distincte de celle de son père, quoiqu'il soit regardé comme appartenant au village de son père.

Les Bapende ne mangent pas de faucons ni de hiboux et les femmes doivent se priver de la viande des hommes, des singes, des chiens, des chats de toutes sortes, sauvages ou apprivoisés, des léopards, serpents, crocodiles, hippopotames. Il est des femmes qui mangeront bien de l'éléphant, mais la plupart ne le feraient pas. Les Bapindji ne mangent pas de chien. Les Bahuana s'abstiennent de rats de maison, de souris et de musaraignes, de ces derniers, à cause de leur odeur désagréable ; ils refusent également de manger du hibou quoique cet animal ne soit revêtu d'aucun caractère sacré. Le poisson appelé *Dziri* est également évité, probablement parce qu'il est malsain. Il est interdit aux hommes de manger des grenouilles, sous peine de tomber malades, mais cette prohibition ne s'applique pas aux femmes. Ainsi qu'on l'a fait observer plus haut, aucun Bambala ne peut manger de cet animal et les Bahuana sont appelés *Koto*, « grenouillards » par cette tribu, parce que leurs femmes mangent de cet animal. Ainsi qu'on l'a fait remarquer plus haut, les Bayanzi ne mangent pas du poisson appelé *Dziri*, ressemblant à ce point de vue aux Bahuana.

Un des points les plus intéressants en relation avec l'ethnographie de cette région, est la distribution de la pratique du cannibalisme. Certaines tribus, par exemple les Bayaka, ne semblent s'être jamais livrées à cette habitude ; chez d'autres, cette coutume prévaut entièrement, et on ne peut trouver aucun détail touchant son origine, tels sont les Bahuana et les Bayanzi. En d'autres tribus encore, cette pratique est sporadique ; dans certains cas, notamment chez les Bambala du nord, et chez la section Bakwamosinga des Bakwese, le cannibalisme a pris naissance au contact de voisins anthropophages ; en d'autres cas, notamment chez les Babunda, cette habitude est, depuis un certain nombre d'années, tombée en désuétude. Il semble évident que l'adoption du cannibalisme par une tribu qui était à l'origine non-cannibale, soit survenue en manière de représailles ; les hostilités ont éclaté entre deux tribus, l'une, habituée à consommer de la chair humaine, et l'autre, non ; les prisonniers capturés par la première ont été mangés selon la coutume, et la seconde a riposté en mangeant ses captifs à leur tour ; l'habitude ainsi acquise a été conservée, et la tribu non cannibale est devenue franchement anthropophage. De cette façon, certains des Bakwamosinga ont contribué au développement du cannibalisme depuis leurs guerres avec les Bapindji et en conséquence de ces guerres. Quoiqu'il puisse en être dans les autres parties du monde, et même en Afrique, il semble certain que, dans la région en discussion, l'habitude n'a pas résulté d'une disette de nourriture animale ; car c'est justement dans les endroits où le gibier est le plus abondant que le cannibalisme prévaut au plus haut point.

En ce qui concerne les Bambala, il existe une grande différence entre les sections septentrionale et méridionale de la tribu, car cette dernière ne mange jamais de chair humaine. Les Bambala du sud, cela est évident d'autre part,

semblent avoir conservé la culture originelle Bambala, dans sa forme primitive, beaucoup plus complètement que leurs congénères du nord, et nous pouvons en conclure que les Bambala, dans leur ensemble, à l'époque de leur immigration, n'étaient pas cannibales, mais que la section nord a adopté cette pratique par suite du contact avec les Bayanzi. Chez les Bambala du nord, le cannibalisme peut être décrit comme un fait quotidien, et, de l'aveu des indigènes eux-mêmes, il est fondé sur un goût très réel pour la chair humaine, qui, lorsqu'elle est employée comme nourriture, est appelée *Misuni*. Les indigènes en parlent tout à fait librement, quoique, évidemment, en présence des fonctionnaires d'état, juges, etc., ils gardent le silence sur ce sujet; mais un commerçant ordinaire peut obtenir toute information sur ce point, et on lui offre souvent l'occasion d'expérimenter le goût de cette friandise; en fait, si un individu ordinaire souhaitait d'assister à un festin cannibale, il ne se heurterait pas à de grandes difficultés, quoique s'il tentait d'y mettre obstacle, il serait tué sur place. Les ennemis tués à la guerre, les gens enterrés vivants après l'épreuve du poison, ou morts à la suite de cette épreuve, les parents (à l'exception des père, mère, enfants, oncles et tantes) et quelquefois des esclaves étrangers, sont tous mangés: en fait, tout corps qui n'est pas parvenu aux derniers stades de la décomposition est considéré comme un mets délicat.

Quoique la chair humaine soit interdite aux femmes, cependant, d'après le témoignage d'une vieille femme Mombala, il y en a beaucoup qui en prennent en secret. « Lorsque le soleil brille, nous disons: « Manger *Misuni*? Bah! Jamais! » et nous crachons par terre, mais lorsque vient la nuit, nous glissons furtivement vers la tombe, et nous prenons notre part aussi bien que les hommes. »

Les victimes immolées dans un but de cannibalisme, sont souvent enterrées pour deux jours, avant d'être mangées; pendant cette période, un feu est maintenu allumé sur la tombe; le corps est ensuite exhumé et cuit avec de la farine de manioc. Toutes les parties du corps, y compris le sang, et à l'exception du pénis, sont consommées; ce qui reste, dans le cas d'un ennemi tué à la guerre, est enveloppé dans une pièce d'étoffe, avec les os des phalanges, et porté sur la tête par le meurtrier, constituant un puissant fétiche appelé *Pungu*. Les os, dans certains cas, sont suspendus à un arbre au centre du village, mais souvent ils sont simplement jetés.

Les vases dans lesquels a été cuit le *Misuni* sont brisés et les morceaux en sont jetés. Le cannibalisme accompagne la cérémonie par laquelle une sorte d'alliance est établie entre les chefs d'une même région. Les femmes, et la classe spéciale connue sous le nom de *Muri*, n'ont pas le droit de manger de chair humaine.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, le cannibalisme est inconnu chez les Bayaka. Chez les Babunda, il apparaît sporadiquement. Ils est absolument inconnu chez les Babunda d'Alela, auxquels ces notes se rapportent principalement. Mais parmi les Babunda de Dumba, d'autre part, la pratique s'observe dans des cas isolés, quoiqu'elle soit sur son déclin. Là, les indigènes disent que lorsqu'ils arrivèrent dans leur résidence actuelle, venant du Kwilu, le cannibalisme était général, mais que, après leur migration, ils furent atteints de nombreuses maladies, et que leurs féticheurs

leur dirent que, quoique le cannibalisme convint à leur ancienne résidence, il n'était pas approprié au climat de Dumba, de sorte que la pratique en fut abandonnée. Les Babunda du Kwilu ont maintenant abandonné cette habitude. Tous les Bapende sont cannibales, quoique, en certains endroits, la jeune génération prétende ne plus manger de chair humaine. D'après les renseignements, c'est seulement le corps de ceux qui ont été tués à la guerre, qui est consommé. En ce qui concerne le sort des parties sexuelles, les informations diffèrent : les uns disent qu'elles sont mangées avec le reste du corps, les autres affirment qu'elles sont jetées. Les pots qui ont servi à la cuisson de la chair humaine sont brisés et jetés, et la chair elle-même, lorsqu'elle est cuite, est appelée *Misuna*, ce qui est pratiquement le même nom que celui dont se servent les Bambala du nord.

Quand aux Bapindji, ceux qui sont établis sur la rive gauche du Kwilu sont tous cannibales, mais la majorité de ceux de la rive droite ont abandonné cette pratique, quoiqu'on la puisse encore rencontrer par endroit. Chez les Bahuana, le cannibalisme est général, quoique pratiqué par les hommes seulement ; cet usage ne peut être attribué à la disette de nourriture animale, car la viande abonde dans le pays des Bahuana. Il est dû, en fait, à un goût réel pour la chair humaine, goût dont les indigènes ne rougissent en aucune façon. Les corps des ennemis sont consommés, et des expéditions sont organisées afin de pourvoir aux besoins. Aucune cérémonie spéciale n'est pratiquée en rapport avec le cannibalisme, et la chair est préparée et bouillie de la même façon que n'importe quelle autre viande. On ne touche pas au sang, et les parties sexuelles sont jetées ; la tête est placée dans l'eau jusqu'à ce que la chair s'en détache, et le crâne est conservé comme trophée dans une hutte spéciale.

Les Bayanzi sont également cannibales, mais ils ne mangent pas leurs parents ni la chair de ceux qui sont morts de mort naturelle. Dans un cas de meurtre, l'enquête montra que tous les hommes du village (à l'exception du chef et de ses enfants empêchés par leur fonction de manger de la chair humaine) s'étaient partagé dans un banquet les restes de la victime ; aux enfants, on avait donné les os à ronger.

Chez les Babunda, les femmes font la cuisine, et la viande est accommodée à l'huile de palme. On se sert de vases en poterie et on ne les nettoie jamais. Les femmes se servent d'abord, et une femme qui s'est querellée avec son mari prendra quelquefois sa revanche en ne lui laissant rien. Les repas réguliers sont pris l'après-midi seulement, et l'hôte mange et boit avant son invité. Chez les Bambala aussi, les femmes sont chargées de la cuisine ; on conserve souvent la viande en la fumant, mais toujours on la fait cuire avant de la manger, et toutes les opérations culinaires ont lieu dans la hutte. La nourriture est simplement bouillie dans l'eau ou l'huile de palme, dans le pot ordinaire, *Dzungu*, que l'on nettoie avant de s'en servir. On ne rencontre pas de fours. Les heures régulières de repas sont le matin de bonne heure et le soir, mais un indigène mangera toujours à n'importe quelle heure du jour, s'il lui arrive d'avoir faim. Les Bayaka cuisent toute espèce de nourriture, mais le fait de conserver la viande en la fumant leur est inconnu ; c'est seulement dans les temps de famine que

certains aliments, tels que le manioc, sont mangés crus. Les principaux repas sont pris le matin et le soir, comme chez les Bambala, mais les indigènes mangent souvent dans la journée. Des feuilles servent de plats, et c'est là le seul ustensile; aucune cérémonie n'est pratiquée à l'occasion des repas, sauf que l'hôte boit le premier, et l'invité après lui. Les Bapende fument la viande, et ils la mangent ensuite, cuite ou non. La cuisine se fait dans la maison, les pots sont lavés ensuite; et les hommes mangent d'abord, les femmes ensuite. Les repas sont pris à n'importe quel moment imposé par la faim ou par le personnel féminin qui fait la cuisine. Les Bayanzi, comme les autres tribus, se servent pour la cuisine d'huile de palme, et toute la nourriture est bouillie, sauf les insectes qui sont frits; les termites, toutefois, sont mangés crus. La cuisine est exclusivement le travail des femmes, et les pots sont soigneusement lavés après qu'on s'en est servi. Les repas sont pris avant le lever et le coucher du soleil. Les hommes et les femmes mangent ensemble, mais les couples mariés seuls mangent dans la même assiette. Ainsi qu'en beaucoup d'endroits, l'hôte boit le premier, et l'invité après lui.

Les détails suivants concernant les boissons, condiments, etc., peuvent être de quelque intérêt.

Les Babunda boivent des quantités considérables de vin de palme, provenant des palmiers *raphia* et *elais*, et respectivement appelés *Mano* et *Kwach*. Une autre sorte de stimulant est la noix de kola, qui est offerte aux visiteurs en signe d'amitié. Une certaine espèce d'argile blanche est mangée par les individus des deux sexes. Le sel est obtenu en brûlant les feuilles et les tiges d'une plante aquatique et en faisant macérer les cendres dans l'eau. On fait ensuite évaporer l'eau.

Chez les Bambala, la boisson indigène est le vin de palme *Bakana*, obtenu de l'*elais*, ainsi qu'il suit : une profonde incision est faite au voisinage du sommet de l'arbre, et l'on attache une gourde dans laquelle coule le suc. Le seul stimulant employé est la noix de kola, les riches la consomment en grande quantité. Pratiquement, la seule huile dont on se serve est celle que l'on extrait de la noix de palme quoique, dans des cas tout à fait exceptionnels, on rencontre de l'huile d'arachides. On se sert d'épices, par exemple, de poivre de cayenne indigène et d'une sorte de poivre noir, également indigène, appelé *Kef*.

Le sel est particulièrement estimé, et l'on s'en sert aussi couramment; il est fait avec les cendres de plantes aquatiques, mais le sel importé, surtout celui qui est sous forme cristalline, est de beaucoup préféré. Ces cristaux, lorsqu'on les obtient, sont perforés et ficelés à une ficelle que l'on immerge simplement dans le pot



FIG. 274. — Homme Modjok.

contenant les aliments. Les indigènes croient que le sel importé tombe du ciel en Europe. Le sel est consommé à titre de stimulant en voyage, et l'on boit aussi de l'eau salée à cette occasion. La géophagie est commune, ainsi que c'est le cas parmi les Bayanzi du voisinage; la terre que l'on mange est considérée comme remède au mal d'estomac; elle a un goût astringent, et si l'on y laisse la main enterrée pendant un certain temps, elle devient toute ridée.

Chez les Bayaka, on trouve aussi le vin de palme, et il est appelé *Makana*, *Pussu*, *Sende*, *Samba*, selon l'espèce de palmier d'où il est extrait. On rencontre l'huile de palme, mais elle est rare, et les poivres rouge ou noirs sont employés comme épices. Le sel est considéré comme un stimulant, et l'on en connaît deux variétés. La première est préparée avec les cendres de plantes aquatiques, conformément au même procédé employé par les Babunda; il est appelé *Mokindu*. L'autre, que l'on préfère, est sous forme cristalline; il est importé et porte le nom de *Mongwa*; les indigènes n'en connaissent rien d'autre sinon qu'il est « fait par les blancs ». On boit aussi de l'eau salée. La géophagie, telle que la pratiquent les Bambala, est inconnue des Bayaka. Les Bapende consomment une quantité considérable de vin de palme, qu'ils obtiennent du *raphia* et de l'*elais*. Les deux variétés sont appelées du même nom : *Mantombe*. La noix de kola est consommée avant les repas, pour ouvrir l'appétit, et, en outre, on lui attribue la vertu d'exciter la soif. Le *Pili-pili* (poivre rouge) est employé comme épice, et on en consomme de grandes quantités; mais on ne fabrique pas le sel localement, et, avant l'arrivée des Européens, il était importé dans le pays par les commerçants Imbangala. Les Bakwese obtiennent le vin de palme qu'ils appellent *Matombe*, en l'extrayant de l'*elais*, et souvent le boivent chaud, forme sous laquelle il est éminemment enivrant. Le sel européen est employé en grandes quantités. Le vin de palme est aussi bu par les Bahuana, et le sel est fait sur place avec des cendres, ainsi que cela a été décrit plus haut, mais la variété importée d'Europe est préférée. Le sel est consommé comme stimulant, et l'eau salée est employée avec la même idée; d'autre part, on mange de la terre en petites quantités, et c'est considéré comme bon pour l'estomac. Le poivre indigène, *Pili-pili*, est employé en grandes quantités comme assaisonnement, et l'huile de palme est employée pour la cuisine, mais on ignore la préparation de l'huile d'arachide.

Le tabac est connu et employé de toutes les tribus de cette région. Chez les Babunda, il est aussi bien fumé que prisé. Quand on doit s'en servir de la seconde manière, il est séché à l'état vert, et pilé dans des mortiers de bois. On fume librement le chanvre, et il en pousse de grandes quantités dans tout les villages. Les Babunda de Dumba disent que l'origine du chanvre doit être attribuée à un petit oiseau appelé *Zundzu*; la plante poussa partout où cet oiseau déposait ses excréments, et les indigènes, étonnés de ce fait, se mirent à la cultiver. Les Bambala font pousser de grandes quantités de tabac, et s'en servent pour priser lorsqu'il est vert, ou, lorsqu'il est sec, pour fumer, sans autre préparation. Les femmes se servent rarement de tabac, quoique, par occasion, il arrive aux jeunes femmes de prendre une prise, et que les plus âgées se laissent aller à fumer une pipe. Le tabac à priser est préparé en pilant la feuille verte

dans un mortier de bois, avec un long manche de bois pointu. On s'offre une prise entre connaissances, et presque tout les Bambala en ont une couche épaisse qui leur emplâtre la lèvre supérieure, si bien qu'ils ont l'air de porter une moustache verte. Il est possible que l'idée soit de prolonger le plaisir. Il existe trois modèles de pipe; le premier est de forme européenne et est appelé *Kinsu*; le second est fait avec une callebasse, et appelé *Motobo*; le troisième nommé *Fangu*, est fait de bambou. Le second et troisième ont des fourneaux en poterie de fabrication indigène. Lors que les indigènes fument en compagnie, la pipe passe de main en main. On ne fume guère le chanvre, quoique le fait existe : cela est considéré par les indigènes comme une mauvaise habitude. Chez les Bayaka également, le tabac est employé à l'état vert, comme prise, et à l'état sec, pour fumer; lorsque le tabac est rare, on fume en son lieu des feuilles sèches. Le modèle ordinaire de pipe consiste en un fourneau d'argile, avec une tige de bambou; on se passe la pipe de main en main, et la fumée est inhalée en grande quantité. Les Bayaka ne fument pas de chanvre.

Les Bapende fument et le tabac et le chanvre; ce dernier est pilé avant l'usage; la pipe de forme courante est fabriquée avec une callebasse. Les Bakwese fument aussi du tabac dans des pipes de callebasse, les feuilles sont déchirées en morceaux et battues ensemble de façon à former une sorte de balle; on les pile aussi pour faire du tabac à priser.

Les Badjok, eux aussi, se servent de tabac pour priser et fumer. Ils prétendent ne pas fumer le chanvre, mais ils cultivent la plante en assez grande quantité, et, en définitive, un homme fut vu en train d'en fumer. Les Bahuana fument le tabac dans des pipes en argile semblables aux *Kinsu* des Bambala. Ils improvisent également des pipes avec les tiges des feuilles de bananier. Les Bayanzi employent le tabac principalement pour fumer, quoiqu'ils prisent aussi. Le tabac poussé près de Luano est fameux dans la contrée. Les Bambala se procurent du feu au moyen de silex, de briquets et d'amadou. Le silex est trouvé dans les rivières; les briquets sont faits dans le pays, et sont trempés par le procédé déjà décrit; l'amadou est obtenu du palmier, et on se sert de bois mort comme combustible. On peut en dire autant des Bayaka, à cela près que cette tribu importe ses briquets. Les Bapende ignorent les propriétés du silex et de l'acier, mais obtiennent le feu par les procédés primitifs du tour, avec deux bâtons; la poussière enflammée est amenée à tomber sur de l'amadou formé de raphia. Le silex et le briquet sont encore employés par les Bakwese et aussi par les Bahuana. Cette dernière tribu importait jadis ses briquets de chez les Bambala, mais à présent, une certaine quantité de fer européen est en usage. Il n'y a pas d'autre amadou que le bois.

CHASSE ET PÊCHE.

La plupart des tribus pratiquent la chasse et la pêche dans une certaine mesure, mais leurs capacités varient beaucoup en ce qui concerne le sport, en partie parce que le gibier est très rare dans nombre de districts de cette région. Tel est le cas du pays des Babunda; en fait, dans les régions du nord, le gibier est presque inexistant. Là, les indigènes chassent les petits oiseaux individuellement, avec des arcs